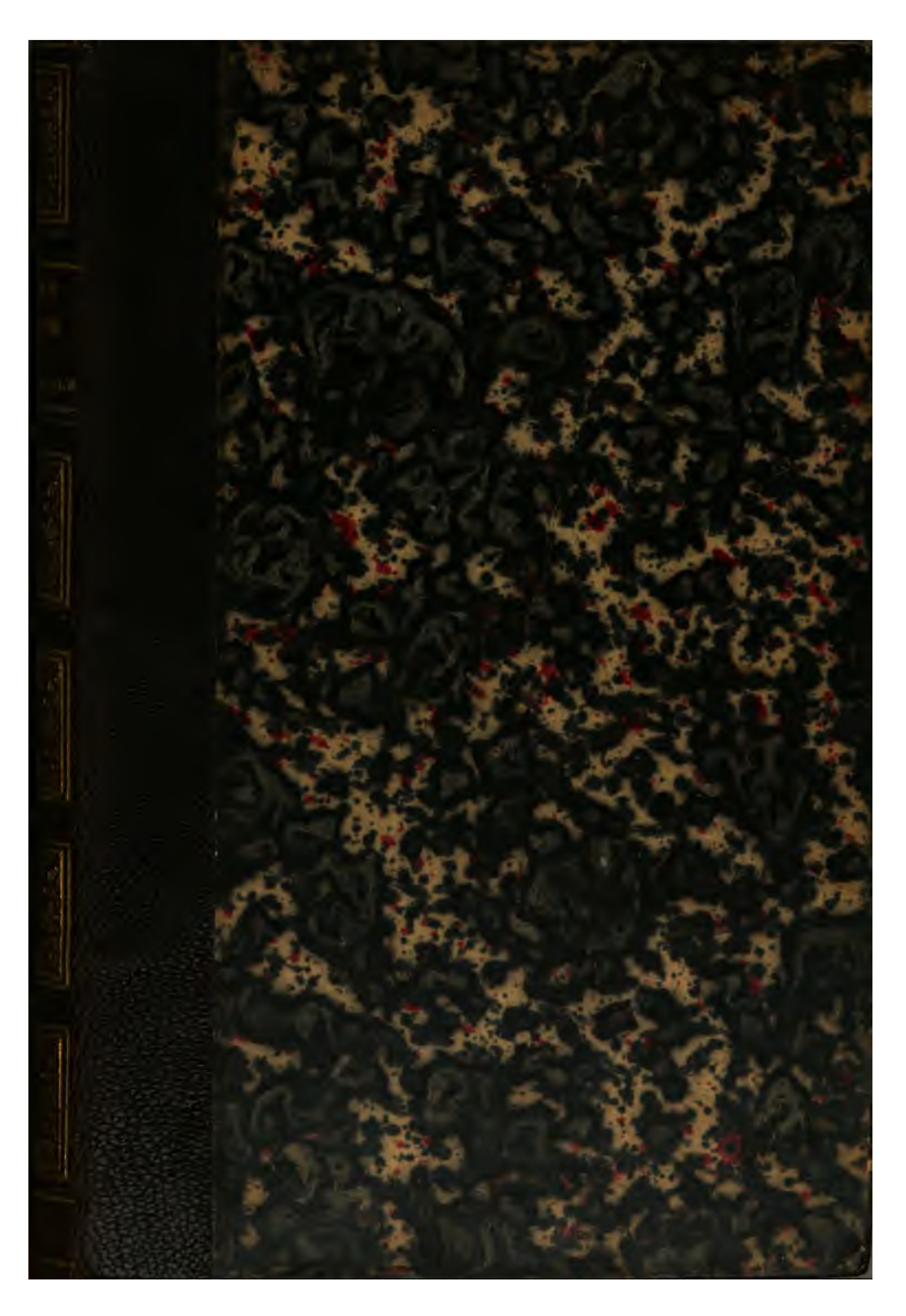



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



30

Edit Cai

IDYLLES

DE

THÉOCRITE

ET

ODES ANACRÉONTIQUES

Alençon. — Typ. de Poulet-Malassis et De Broise

IDYLLES

DE

THÉOCRITE

ET

ODES ANACRÉONTIQUES

TRADUCTION NOUVELLE

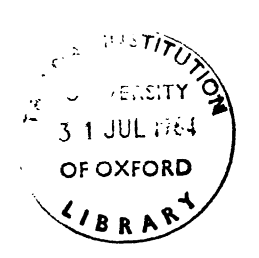
PAR

LECONTE DE LISLE



PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
97, rue Richelieu et passage Mirès

1861


3 1 JUL
OF OXFORD
LIBRARY

Le mode de traduction accrédité depuis le XVIIe *siècle est particulièrement sympathique au goût français. La délicatesse extrême de notre langue, qui ne souffre que les termes nobles, et sa rigidité grammaticale, qui ne saurait se ployer aux tournures singulières des idiomes étrangers, trouvent une entière satisfaction dans les travaux curieux que plusieurs écrivains distingués ont exécutés sur des poëmes grecs, latins, anglais et italiens. Tous ont négligé la lettre pour s'attacher unique-*

ment, disent-ils, à l'esprit de l'œuvre originale. Un succès incontesté a couronné leurs efforts, et ils ont enrichi la littérature nationale d'autant de conquêtes de leur génie, s'il m'est permis d'emprunter à M. de La Harpe l'heureuse expression qu'il emploie pour caractériser les traductions excellentes.

La haute raison qui distingue, de son propre aveu, la nation française des peuplades qui habitent le reste du globe, son goût épuré, son imagination brillante, mais toujours contenue dans les bornes du sens commun, cette passion si vive, mais sage, qu'elle éprouve pour la poésie et pour l'art, toutes ces qualités précieuses qu'elle applique aux progrès de l'industrie ne lui eûssent point permis, en effet, d'apprécier les rares beautés éparses dans les littératures étrangères, mortes ou vivantes, si de grands traducteurs ne se fussent dévoués à les rendre dignes de son attention. A vrai dire, les esprits cultivés ne reconnaissent quelque mérite à Homère, à Virgile, à Dante, à Milton, au Tasse, que depuis les profondes corrections auxquelles ont été soumis ces poètes si éloignés de la perfection

dont nous nous sommes fait une habitude constante. Ce sont aujourd'hui autant d'honorables écrivains français, débarrassés de tout caractère propre, et les hommes de goût peuvent lire leurs ouvrages sans crainte. Les noms aux désinences ridicules ont disparu; les termes barbares, que nous ne rencontrons point chez nos bons auteurs, ont fait place à des locutions permises par le dictionnaire de l'Académie; les mœurs ont été réformées, et les vertus modernes brillent du plus vif éclat dans l'antiquité païenne. En face de ces prodigieux résultats, notre gratitude n'est égalée que par notre admiration.

Combien ne devons-nous pas regretter que deux hommes, connus par quelques travaux assez estimables, aient cru devoir suivre une autre voie dans les versions qu'ils nous ont données du Paradis perdu *et de la* Divine comédie! *Chateaubriand a encouru les justes sévérités de la haute critique, et nous ne pouvons que nous incliner devant l'arrêt qu'elle a rendu. Les personnes éminentes qui parlent en son nom, et qui se garderaient de tomber*

dans les erreurs de Milton, si elles daignaient composer et écrire un poëme analogue au sien, ont bien montré qu'il leur appartenait d'enseigner l'auteur des Martyrs. *Mais que pouvaient-elles dire du dernier travail de Lamennais, de cette traduction de Dante, que quelques-uns s'obstinent à croire un chef-d'œuvre d'art et de langue? Hélas! les personnes éminentes ci-dessus l'ont jugée inintelligible, et elles n'en ont point parlé, et le public, après elles, ne l'a point lue. Il est donc incontestable que les versions littérales sont condamnées en théorie et en fait. Ce sont désormais les versions spirituelles qui l'emportent.*

Celle-ci est littérale. J'ai pris, autant qu'il était en moi, l'empreinte exacte de l'expression. Estimant impossibles les traductions en vers, j'ai cru que la prose suffisait. Cet essai ne facilitera en aucune façon, je l'avoue, le percement des montagnes, le défrichement des landes ou la pose définitive d'un câble électrique entre l'ancien et le nouveau monde; il est donc indigne de l'attention des esprits sérieux qui régissent la littérature; mais

peut-être sera-t-il de quelque utilité aux poëtes et aux artistes qui, ne lisant point Théocrite dans sa langue, ne le connaissent qu'à travers le bon français *officiel ou par les imitations qu'en a faites Virgile.*

Les Idylles, *traduites jusqu'à ce jour, sont l'œuvre très-originale de leurs auteurs, et Virgile n'en reproduit pas les qualités fermes, franches et viriles, tout occupé qu'il est de rendre les forêts dignes d'un consul. Le Syracusain appartient à une époque plus savante et plus raffinée que le siècle rhétoricien d'Auguste, mais il possède de la nature un sentiment très-vif et très-vrai qu'il ne se plaît pas à dissimuler sous des formes toujours élégantes et monotones. C'est un grand paysagiste, large et sobre à la fois, plein de lumière et de vigueur, autant qu'un poëte énergique et passionné. Les molles tendresses virgiliennes le décolorent, l'affadissent et l'énervent absolument. Cependant, je ne puis passer sous silence l'opinion de M. de La Harpe à cet égard. Ce législateur littéraire déclare que « les bergers du Cygne de Mantoue ont plus d'esprit que*

ceux de Théocrite, sans jamais en avoir trop. » Si les bergers siciliens ont trop d'esprit, bien qu'ils en aient moins que les bergers mantouans qui possèdent la juste mesure, ceci regarde uniquement le prince des critiques dont la sagacité et la profondeur sont effrayantes à cet endroit.

Les Odes anacréontiques, *qui suivent ici les* Idylles, *ont eu, s'il est possible, une pire destinée. Madame Dacier les a traduites, dit-elle, « pour faire connaître aux belles dames de son temps le plus galant des poètes grecs. » La savante femme, qui possédait admirablement, d'ailleurs, le sens exact du texte, a cru devoir l'accommoder au goût du grand siècle, d'où il suit que sa traduction est illisible.*

Ces petites compositions, qui nous sont parvenues sous le nom d'Anacréon, et dont le modèle au moins est de lui, offrent, dans leur mesure, beaucoup plus de difficultés à vaincre que tout autre poésie hellénique. Elles appartiennent à un grand nombre de poètes inconnus et datent de diverses époques. Il en résulte des nuances très-délicates et

variées à l'infini dans un cadre uniformément restreint. Ce sont autant de pierres gravées qui exigent de qui les veut copier une attention minutieuse et une sûreté de main qu'il est plus aisé d'ambitionner que d'acquérir. En outre, depuis Henri Estienne et Elias Andréas qui en ont donné la version latine, et la meilleure, le texte a subi tant de corrections savantes et spécieuses, qu'il faut opter entre des leçons souvent fort opposées. Dans ce choix obligé, j'ai obéi à mon sentiment personnel; mais ce que j'ai adopté, je l'ai traduit exactement.

En dernier lieu, si mon travail donne aux amis de l'art et de la poésie, les seuls dont j'ambitionne la sympathie, une idée, même lointaine, du charme naturel et profond des Idylles, *et comme une impression de cette grâce nette et précise qui caractérise les* Odes anacréontiques, *j'aurai atteint le but que je m'étais fixé.*

L. de L.

Φ

IDYLLES ET ÉPIGRAMMES

DE

THÉOCRITE

IDYLLES ET ÉPIGRAMMES

DE

THÉOCRITE

IDYLLE I

Le pasteur Thyrsis et le Chevrier.

THYRSIS.

Chevrier, le bruissement de ce pin, auprès des sources, est doux, mais les sons de ta syrinx sont doux aussi. Après Pan, le second prix est à toi. S'il choisit un bouc cornu, tu prendras une chèvre; s'il prend celle-ci, une jeune chèvre te sera donnée, et la chair d'une jeune chèvre est bonne, jusqu'à ce qu'on la traie.

LE CHEVRIER.

O pasteur, ton chant est plus doux que le bruit de cette eau qui flue et tombe du faîte de ce rocher. Si les Muses choisissent une brebis, tu prendras un agneau sevré; si l'agneau leur plaît mieux, la brebis t'appartiendra.

THYRSIS.

Par les nymphes, chevrier, veux-tu t'asseoir dans les bruyères, sur la pente de cette colline, et jouer de la syrinx? Moi, je garderai tes chèvres.

LE CHEVRIER.

Il ne nous est point permis, ô pasteur, de jouer de la syrinx à midi. Nous redoutons Pan, qui, sans doute, à cette heure, repose fatigué au retour de la chasse. Il est irritable, et toujours une âcre bile lui enfle les narines. Mais toi, Thyrsis, tu sais les maux de Daphnis, et, plus qu'à tout autre, les Muses bucoliques te sont familières. Asseyons-nous sous cet ormeau, en face de ce Priapos et des Kraniades, là où se trouve un siége pastoral parmi les

chênes. Si tu chantes comme tu le fis contre le lybien Khromis, je te donnerai une chèvre à deux petits. On la peut traire trois fois, et, ses chevreaux allaités, elle remplit encore deux vases. Je te donnerai aussi un vase large et profond, enduit de cire odorante, à deux anses et récemment ciselé. Autour des bords serpente un lierre entremêlé d'hélichryse, et, dans cette guirlande, brille le fruit couleur de safran.

Plus bas, une femme a été sculptée, chef-d'œuvre divin, ornée d'un péplos et d'un bandeau. Auprès d'elle, deux hommes aux chevelures élégantes se querellent vivement, mais son cœur n'en est point touché. Tantôt elle regarde celui-ci en riant, tantôt celui-là. L'amour gonfle leurs yeux, mais leurs efforts sont vains.

Puis, un vieux pêcheur et une roche rugueuse sur laquelle le vieillard traîne en hâte un grand filet qu'il va jeter. On dirait qu'il agit violemment, tant les veines de son cou sont toutes gonflées. Il est blanchi par les années, mais sa force est celle d'un jeune homme.

Auprès du vieillard usé par les flots, une vigne

est chargée de grappes mûres. Un jeune enfant la garde, assis sur une haie. Il y a deux renards à ses côtés. L'un entre dans la vigne et mange le raisin mûr; l'autre ourdit des ruses contre la besace, résolu de persévérer jusqu'à ce qu'il ait dérobé le déjeuner de l'enfant. Celui-ci tresse un piége à sauterelles avec des pailles de blé et des brins de jonc. Il y met tant de soins qu'il ne songe ni à la besace ni à la vigne.

Autour du vase se déploie une acanthe flexible. C'est une merveille éolienne, un prodige qui te pénètrera d'admiration. Je l'ai acheté d'un marin de Kalydon, au prix d'une chèvre et d'un grand fromage blanc. Jamais mes lèvres n'y ont touché, et il est encore tout neuf. Je te le donnerais volontiers si tu me chantais ce que je désire, et certes je ne serai point envieux de toi. Allons, ami! Tu ne gardes point sans doute tes chansons pour l'Hadès sans mémoire?

THYRSIS.

Commencez, Muses chères, commencez un chant bucolique. — Je suis Thyrsis de l'Etna, et la voix de Thyrsis est douce.

Où donc étiez-vous, ô nymphes, tandis que Daphnis languissait ? Etait-ce dans les belles vallées du Pénéios ou dans celles du Pindos ? Certes, vous ne suiviez point le large cours du fleuve Anapos ; vous n'habitiez point les cimes de l'Etna, ni l'onde sacrée de l'Akis.

Commencez, Muses chères, commencez un chant bucolique. — Les chacals, les loups hurlèrent ; le lion, du fond des bois, pleura, le voyant mourir.

Commencez, Muses chères, commencez un chant bucolique. — Des vaches, des taureaux, des génisses sans nombre gémirent, couchés à ses pieds.

Commencez, Muses chères, commencez un chant bucolique. — Le premier de tous, Hermès, vint de la montagne et dit : — Daphnis, qui t'accable ainsi ? Pour qui as-tu un si grand amour ? On te nommait bouvier, et voici que tu ressembles à un chevrier.

Commencez, Muses chères, commencez un chant bucolique. — Lorsque le chevrier voit saillir les chèvres, ses yeux s'éteignent, parce qu'il n'est pas né bouc ; et, lorsque tu vois rire les jeunes filles, tes yeux s'éteignent, parce que tu ne danses pas avec elles.

Commencez, Muses chères, commencez un chant bucolique. — Vinrent les bouviers, les pasteurs et les chevriers, et tous l'interrogeaient sur son mal. Prapos vint et dit : — Malheureux Daphnis, pourquoi te consumes-tu ? Voici que la jeune fille court à travers les bois, sur le bord des fontaines.

Commencez, Muses chères, commencez un chant bucolique.—Rejoins-la : tu es froid en amour et malhabile. — Mais le bouvier ne leur répondait rien, et il subissait jusqu'à la mort l'amertume de son amour.

Commencez, Muses chères, commencez un chant bucolique. — Kypris vint aussi, riant, mais cachant son rire et montrant un cœur irrité, et elle dit : — Daphnis, tu te vantais de vaincre Eros, mais le terrible Eros t'a dompté.

Commencez, Muses chères, commencez un chant bucolique. — Et Daphnis lui répondit : — Cruelle Kypris, haïssable Kypris, Kypris haïe des hommes, ne dis-tu pas que mon dernier soleil se couche ? Dans l'Hadès même Daphnis sera pour Eros une amère douleur.

Commencez, Muses chères, commencez un chant bucolique: — Le bouvier n'a nul souci de Kypris.

Va vers l'Ida, où le montagnard Adonis fait paître de belles brebis.

Commencez, Muses chères, commencez un chant bucolique. — Cherche de nouveau Diomédès et dis : — J'ai vaincu le bouvier Daphnis, combats encore contre moi.

Commencez, Muses chères, commencez un chant bucolique. — O loups, ô chacals, ô ours, qui habitez les cavernes des montagnes, adieu ! Vous ne reverrez plus le bouvier Daphnis ni dans les forêts, ni dans les bois, ni sous les feuillages sacrés. Adieu, Aréthoisa, et vous, fleuves, qui versez vos belles eaux de la hauteur du Thymbris !

Commencez, Muses chères, commencez un chant bucolique. — C'est l'adieu de ce Daphnis qui faisait paître les vaches en ce lieu, qui abreuvait ici les taureaux et les génisses.

Commencez, Muses chères, commencez un chant bucolique. — O Pan, Pan ! soit que tu hantes les longues cimes du Lykéos, soit que tu habites le grand Ménalos, viens en Sicile, abandonne le tertre d'Hélika et la haute tombe du petit fils de Lykaon, admirée même des Bienheureux.

Finissez, Muses, finissez le chant bucolique. —Viens, ô roi! Prends cette belle syrinx à laquelle la cire a donné l'odeur du miel, et que mes lèvres ont assouplie, car voici qu'Eros m'entraîne vers l'Hadès.

Finissez, Muses, finissez le chant bucolique. — Ayant ainsi parlé, il se tut. Aphrodita voulut le ranimer, mais les Moires avaient cessé de filer, et Daphnis fut emporté par le courant, et l'abîme engloutit celui qu'aimaient les Muses, que ne haïssaient point les nymphes.

Finissez, Muses, finissez le chant bucolique. — Et maintenant, buissons et acanthes, couvrez-vous de violettes! que le beau narcisse fleurisse sur les genévriers; que toute chose se transforme; que le pin donne des poires, puisque Daphnis meurt! Que le cerf poursuive les chiens, et que les hiboux sortis des montagnes disputent le prix du chant aux rossignols!

Finissez, Muses, finissez le chant bucolique. — Et toi, donne le vase et cette chèvre, afin que de son lait je fasse des libations aux Muses. Adieu, Muses, mille fois adieu! Je vous réserve des chansons plus douces encore.

LE CHEVRIER

Que ta belle bouche, Thyrsis, soit pleine de miel ! qu'elle soit assouvie de rayons de miel ! Puisses-tu manger une douce figue d'Aigilos, car tu chantes mieux que la cigale. Voici le vase. Comme il sent bon, vois ! Tu croiras qu'il a été plongé dans la source des Heures ! Viens ici, Kissètha ! Tu peux la traire. Et vous, chèvres, ne sautez pas, de peur d'exciter le bouc.

ⴔ

IDYLLE II

L'Enchanteresse

Où sont mes lauriers? Apporte-les, Thestyllis. Où sont les philtres aussi? Entoure cette coupe de la toison rouge d'une brebis. Je veux faire un enchantement sur cet homme cruel que j'aime et par qui je souffre, qui n'est point venu depuis douze jours, qui ne sait si je suis morte ou vivante, et n'a point frappé à ma porte. Sans doute Eros et Aphrodita ont emporté ailleurs ses esprits légers. J'irai demain à la palestre de Timagétos, et je lui reprocherai ce qu'il m'a fait. Resplendis donc, Séléna! Je te chanterai, divinité sereine, toi, et la souterraine Hékata qui monte du milieu des tombeaux des morts, dans le sang noir que redoutent les jeunes chiens eux-mêmes. Salut, effrayante Hékata! Soutiens-moi jusqu'au bout; fais que mes

poisons égalent en violence ceux de Kirka, ceux de Médéia et ceux de la blonde Périméda !

Bergeronnette magique, ramène-le vers ma demeure. — Voici que le feu a consumé la farine. Répands-la, Thestyllis. Malheureuse ! Où ton esprit s'égare-t-il ? Répands et dis : Je répands les os de Delphis !

Bergeronnette magique, ramène-le vers ma demeure. — Delphis m'a torturée, et moi, je brûle ce laurier sur Delphis ; et, de même que ce laurier s'embrase, pétille et brûle, et que ses cendres mêmes ont disparu, que la chair de Delphis le Myndien se consume ainsi dans la flamme !

Bergeronnette magique, ramène-le vers ma demeure. — Maintenant, il faut brûler le son. Et toi, Artémis, qui ébranlerais l'acier de l'Hadès... Thestyllis, les chiennes aboient par la ville. La déesse est dans les carrefours. Frappe promptement sur l'airain.

Bergeronnette magique, ramène-le vers ma demeure. — Voici que la mer et les vents se taisent, mais non le mal qui est dans mon cœur ; car je brûle pour celui qui m'a faite malheureuse,

qui ne m'a point épousée et qui m'abandonne, impure et n'étant plus vierge.

Bergeronnette magique, ramène-le vers ma demeure. — Je verse trois libations, déesse vénérable, et je dis trois fois : Qu'une femme soit couchée avec lui, ou que ce soit un homme, qu'il l'oublie, comme autrefois Thaséa, dans Naxos, oublia Ariadna aux belles tresses.

Bergeronnette magique, ramène-le vers ma demeure. — L'hippomane est une plante arcadienne. Elle rend furieuses, par les montagnes, les cavales rapides et les pouliches. Puissé-je voir Delphis, furieux aussi, entrer dans cette maison, au sortir de la grasse palestre !

Bergeronnette magique, ramène-le vers ma demeure. — Delphis a perdu cette frange de son manteau. Je la déchire et la jette dans l'âpre feu. Hélas ! barbare Eros, pourquoi, telle qu'une sangsue des marais, as-tu sucé tout mon sang ?

Bergeronnette magique, ramène-le vers ma demeure ! — C'est pour toi que j'écrase ce lézard. Je te porterai demain une amère boisson. Maintenant, Thestyllis, prends le suc de ces herbes, et

cours en frotter secrètement le seuil de sa maison, ce seuil où tout mon cœur est encore attaché... Et il n'en a nul souci! Crache dessus et dis : Je frotte les os de Delphis!

Bergeronnette magique, ramène-le vers ma demeure! — Me voici seule. Par où commencer le récit de mon amour funeste? Qui fut la cause de mon mal? La canéphore Anaxo, la fille d'Euboulos, allait au bois sacré d'Artémis, au milieu d'un cortége d'animaux parmi lesquels se trouvait une lionne.

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Séléna. — La nourrice Thrace de Theumaridas, morte depuis, et qui demeurait auprès de moi, me pria et me supplia d'aller voir le cortége, et moi, malheureuse! je la suivis, vêtue d'une belle tunique de coton et enveloppée du manteau de Kléarista.

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Séléna. — Vers le milieu de la route, à l'endroit où demeure Lykaon, je vis Delphis et Eudamippos qui marchaient. Leur barbe était plus dorée que l'hélichryse, et leur poitrine plus luisante que toi,

Séléna, car ils quittaient à l'instant les travaux du gymnase.

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Séléna. — Dès que je le vis, je fus hors de moi, et mon cœur, malheureuse! fut tout entier blessé. Ma beauté se flétrit; j'oubliai le cortége. Je ne sais comment je revins à la maison; mais un mal aigu me dévora, et je restai couchée dix jours et dix nuits.

Apprends comment me vint cet amour, vénérable Séléna. — Je pris la couleur de la thapsie, mes cheveux tombèrent, et la maigreur ne me laissa que la peau et les os. Chez quelle vieille enchanteresse ne suis-je pas entrée? Mais le temps fuyait et mon mal n'était point allégé.

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Séléna. — Je dis à mon esclave : Hâte-toi, Thestyllis, trouve un remède à ce mal inconnu. Le Myndien me possède tout entière, ô malheureuse! Va rôder autour de la palestre de Timagétos. Il y est souvent, et il aime à s'y asseoir.

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Séléna. — Et quand tu le verras seul, fais-lui

signe; dis-lui que Simaitha le demande, et conduis-le secrètement ici. — Je parlai ainsi. Elle partit et amena dans ma maison Delphis à la peau brillante. Dès que je l'aperçus franchissant d'un pied léger le seuil de la porte...

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Séléna. — Je devins plus glacée que la neige, et la sueur tomba de mon front comme les rosées après la pluie. Je ne pouvais ni parler ni même murmurer comme font les petits enfants qui rêvent de leur mère. Mon sang était tout figé et mon beau corps était de plâtre.

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Séléna. — Et lui, l'insensible, m'ayant regardée, baissa les yeux, s'assit sur le lit et me dit : — Certes, Simaitha, en m'appelant dans ta maison avant que j'y vinsse, tu m'as aussi peu devancé que je n'ai devancé récemment à la course le beau Philinos.

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Séléna. — Car je serais venu; oui! par le doux Eros, je serais venu avec trois ou quatre amis, dès ce soir, portant dans mon sein les pommes sacrées

de Dionysos, la tête ceinte de peuplier, l'arbre d'Héraklès, enlacé de bandelettes pourprées.

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Séléna. — Il m'eût été doux que tu m'eusses accueilli, car je suis beau et léger parmi les jeunes hommes ; et j'aurais été satisfait si j'avais seulement baisé ta belle bouche. Mais si tu m'avais repoussé, si ta porte avait été close au verrou, les haches et les flambeaux m'eussent frayé un chemin vers toi.

Apprends d'où me vient mon amour, vénérable Séléna. — Et maintenant, je suis reconnaissant à Kypris, et, après elle, à toi, ô femme, qui m'as arraché du feu, et m'as appelé lorsque j'étais à demi consumé ; car Eros allume souvent une flamme plus ardente que n'en allume Héphaistos de Lipara.

Apprends d'où me vint mon amour, vénérable Séléna. — Les livrant à d'âpres fureurs, il arrache la vierge de sa chambre et l'épouse du lit encore chaud de l'époux. — Il parla ainsi, et moi crédule, je lui pris la main et je le fis coucher sur le lit moelleux ; et nos corps enlacés et nos visages s'échauffèrent, et nous murmurions doucement.

Enfin, chère Séléna, les mystères s'accomplirent, et tous nos désirs furent exaucés. Depuis, nous avons été heureux l'un par l'autre. Mais aujourd'hui, la mère de Philista, la joueuse de flûte que j'aime, et de Melixo, est venue à moi, vers l'heure où les cavales d'Aôs aux bras couleur de rose l'emportaient de l'Océan dans le ciel, et, entre autres choses, elle m'a dit que Delphis était amoureux, soit d'une femme, soit d'un homme, car elle ignorait ceci; mais qu'il emplissait sa coupe d'un vin pur pour boire à son amour, et qu'il était parti, disant qu'il allait orner de guirlandes la maison qui l'attire. Cette femme m'a dit cela, et elle a dit vrai, car, jadis, il venait me voir trois ou quatre fois par jour, laissant chez moi son flacon dorien, et voici que je ne l'ai point vu depuis douze jours. C'est qu'il cède à d'autres désirs, et que je suis oubliée.

Maintenant, je l'enchanterai avec des philtres, et, s'il m'outrage encore, oui! par les Moires, il frappera à la porte de l'Hadès, grâce à ces poisons terribles que je garde dans une corbeille et que je tiens d'un hôte assyrien. Mais tourne tes chevaux

vers l'Océan, ô vénérable! moi, je subirai mon mal, comme je l'ai déjà subi.

Adieu, Séléna au visage luisant! Adieu, vous aussi, Astres, compagnons du char de la Nuit tranquille.

❦

IDYLLE III

Le Chevrier ou Amaryllis.

Je chante Amaryllis, et mes chèvres paissent sur la montagne, et Tityros les mène. Tityros, mon bien-aimé, fais paître les chèvres et mène-les à la source ; mais prends garde que le bouc blanc de Lybie te frappe de ses cornes.

O belle Amaryllis, pourquoi, penchée pour regarder, au seuil de cet antre, ne me nommes-tu plus ton jeune ami ? Me hais-tu ? Serait-ce, ô nymphe, que de plus près je te semble camus et barbu ? Tu feras que je me pendrai ! Tiens, je t'apporte dix pommes ; je les ai cueillies là où tu m'as dit de les cueillir, et, demain, je t'en apporterai d'autres. Vois au moins ma douleur cruelle. Ah ! que ne puis-je, abeille bourdonnante, à travers le lierre et la fougère, pénétrer dans l'antre où tu te caches !

Maintenant, je connais Eros. C'est un dieu accablant. Sans doute il a sucé la mamelle d'une lionne, et sa mère l'a nourri dans une forêt. Il me consume jusqu'au fond des os. Hélas! malheureux, que vais-je encore souffrir? M'entends-tu seulement?

Je dépouillerai mon vêtement de peau, et je me jetterai dans l'écume où le pêcheur Olpis guette les thons; et, si je meurs, je te serai du moins agréable en cela.

J'ai tout appris dernièrement, lorsque j'ai demandé à la feuille du pavot si tu m'aimais. Elle est restée muette et s'est flétrie, tandis que je la pressais en vain de mon coude.

Et Agrio, la devineresse au crible, m'a dit des choses vraies, lorsqu'elle glanait l'autre jour à mon côté. Elle m'a dit que j'étais à toi tout entier, et que tu ne te souciais nullement de moi.

Et pourtant je te garde une chèvre blanche, mère de deux petits. La servante à peau brune de Mermnôn me la demande, et je la lui donnerai, puisque tu me méprises.

Mon œil droit a tressailli. Vais-je donc la voir? Je me coucherai ici, auprès de ce pin, et je chan-

terai ; et peut-être me regardera-t-elle, puisqu'elle n'est pas d'acier.

— Hippoménès, quand il désira épouser la jeune vierge, courut, tenant des pommes en mains. Atalanta les vit, et aussitôt le délire la saisit, et elle tomba dans un profond amour.

Le divinateur Mélampous conduisit un troupeau de l'Othrys à Pylos, et la mère charmante de la sage Alphésiboia se coucha dans les bras de Bias.

Et Adonis, qui faisait paître ses moutons sur les montagnes, ne jeta-t-il point la belle Kythéréia en une telle fureur d'amour, que, lui mort, elle le serrait contre son sein ?

J'envie Endymion, qui repose du sommeil immuable. O chère femme, j'envie aussi Iasiôn, à qui il fut tant accordé que vous ne le saurez jamais, ô profanes ! —

J'ai mal à la tête, mais que t'importe ! Je ne chante plus. Je vais tomber et rester là, gisant ; et les loups me mangeront, et ce sera pour toi comme si tu mangeais du miel !

IDYLLE IV

Les Pasteurs.

BATTOS

Dis-moi, ô Korydôn, à qui ces vaches? Serait-ce à Philondas?

KORYDON

Non, à Aigôn, et il m'a chargé de les faire paître.

BATTOS

Et tu les trais toutes en secret, le soir, sans doute?

KORYDON

Comment? Le vieillard met lui-même les veaux dessous, et il me surveille.

BATTOS

Mais le bouvier, devenu invisible, pour quel pays est-il parti ?

KORYDON

Ne l'as-tu point entendu dire ? Milôn l'a emmené du côté de l'Alphéos.

BATTOS

Et depuis quand connaît-il l'huile du stade ?

KORYDON

Ils disent qu'il lutterait de force et de vigueur avec Heraklès.

BATTOS

Ma mère aussi disait que je l'emportais sur Poludeukès.

KORYDON

Enfin, il est parti, avec une houe et vingt brebis.

BATTOS

Certes, Milôn persuaderait aux loups eux-mêmes de devenir enragés.

2

KORYDON

Cependant, ces génisses mugissantes le regrettent.

BATTOS

Certes, elles sont malheureuses, car elles ont rencontré un mauvais bouvier.

KORYDON

Il est vrai, elles sont malheureuses et ne veulent plus paître.

BATTOS

En effet, cette génisse n'a gardé que les os. Ne se nourrirait-elle point de rosée, comme la cigale ?

KORYDON

Non, certainement. Tantôt je la mène paître sur l'Esaros, et je lui donne une ample botte d'herbe tendre ; tantôt elle bondit autour du Latymnos aux ombres épaisses.

BATTOS

Ce taureau rouge est tout aussi maigre. Puissent les hommes du dème Lampriadas n'en avoir que

de pareils quand ils sacrifient à Héra, car c'est un misérable dème.

KORYDON

Et cependant, je le mène vers l'embouchure du lac, aux approches du Physkos, et vers le Méaithos, où toutes les plantes poussent abondamment, l'égipyre et la knyre et la mélisse odorante.

BATTOS

Hélas! hélas! tes vaches, ô malheureux Aigôn, vont descendre dans l'Hadès, tandis que tu rêves une fausse victoire et que la syrinx que tu avais faite se couvre de moisissure.

KORYDON

Non pas cette syrinx, par les Nymphes! puisqu'en partant pour Pisa, il me l'a laissée en don. Et je suis un musicien d'un certain mérite. Je joue fort bien les chants de Glauka et ceux de Pyrrhos; Krotona, la belle ville, m'applaudit, et Zakynthos, et le Lakiniôn oriental, où le lutteur Aigôn mangea seul quatre-vingts gâteaux. Ce fut là aussi qu'il traîna par le sabot un taureau du haut de la

montagne, et qu'il le donna à Amaryllis. Et les femmes poussaient de longs cris, et le bouvier riait.

BATTOS

O belle Amaryllis, bien que morte, nous ne t'oublierons pas. Quand tu t'es éteinte, je t'aimais autant que mes chèvres. Ah! ma destinée est bien dure!

KORYDON

Il faut être courageux, cher Battos. Le jour de demain sera peut-être meilleur. L'espérance appartient aux vivants, et il n'y a que les morts qui désespèrent. Zeus est tantôt radieux et tantôt il amasse les nues.

BATTOS

J'ai du courage. Ecarte les veaux! Ils mangent les feuilles d'olivier; ici, le blanc!

KORYDON

Ici, Kymaitha! du côté de la colline! — N'entends-tu pas? Attends! Par Pan, cela finira mal si tu ne t'en vas pas. Voilà qu'elle revient de nou-

veau! Oh! si j'avais mon bâton recourbé, comme je t'en frapperais!

BATTOS

Regarde, Korydôn, au nom de Zeus! une épine vient de me blesser là, au-dessous de la cheville. Comme les pointes sont entrées profondément! Que cette génisse meure misérablement! J'ai été blessé tandis que je ne regardais qu'elle. Vois-tu l'épine?

KORYDON

Oui, oui! Je l'ai prise avec les ongles. La voici.

BATTOS

Que cette blessure est petite! Et pourtant elle a dompté un homme de haute taille.

KORYDON

Quand tu viens sur la montagne, Battos, ne viens pas déchaussé, car il y pousse des jujubiers et des genêts épineux.

BATTOS

Dis-moi donc, ô Korydôn, cette fille aux sourcils

noirs pour qui le petit vieillard brûlait autrefois, le poursuit-elle encore ?

KORYDON

Certes, ami, toujours. Dernièrement, je l'ai surpris en action, auprès de l'étable.

BATTOS

Bon! ô homme lascif, tu es d'une race à lutter avec les jeune satyres ou avec les Pans à jambes torses!

ⵀ

IDYLLE V

Les Bucoliastes. — Komatas et Lakôn.

KOMATAS

Mes chèvres, fuyez Lakôn, ce pasteur sybarite : hier, il m'a volé une peau.

LAKON

Mes brebis, par ici ! Ecartez-vous de la fontaine. Ne voyez-vous pas Komatas, celui qui m'a volé dernièrement ma syrinx ?

KOMATAS

Quelle syrinx ? As-tu jamais possédé une syrinx, esclave de Sybartas ? Ne te suffit-il plus de souffler au hasard, avec Korydôn, dans un tuyau de roseau ?

LAKON

Je parle de la syrinx que Lykôn m'a donnée, homme libre! Mais quelle peau t'ai-je volée, Komatas? Ton maître Eumaras n'en avait même pas pour dormir dessus!

KOMATAS

La peau tachetée que Krokylos m'a donnée, quand il eut sacrifié une chèvre aux nymphes. O mauvais, tu te desséchais d'envie alors; et maintenant, tu m'as tout pris et m'as laissé nu!

LAKON

Non, certes, par Pan le riverain! Ce n'est pas Lakôn, fils de Kaléthis, qui t'a volé ton vêtement de peau. Sinon, que je me noie, furieux, dans le Krathis, au bas de ce rocher!

KOMATAS

Non, certes, par les Nymphes des marais! Qu'elles me soient toujours propices et bienveillantes! Non, Komatas n'a point pris en secret ta syrinx.

LAKON

J'accepte tous les maux de Daphnis, si je te

crois! Mais si tu veux engager un chevreau, et il n'y a rien là d'impossible, je lutterai en chantant contre toi, jusqu'à ce que tu te dises vaincu.

KOMATAS

Un porc, un jour, lutta contre Athanaia... Mais, tiens, voici le chevreau. Toi, mets un agneau gras.

LAKON

Comment, ô renard! Et où serait l'égalité entre nous? Qui a jamais tondu des poils au lieu de laine? Qui a mieux aimé traire une mauvaise chienne qu'une chèvre qui vient de mettre bas pour la première fois?

KOMATAS

Celui qui, comme toi, est sûr de vaincre, ô guêpe qui bourdonnes contre une cigale! Mais si le chevreau ne te contente pas, voici un bouc: chante.

LAKON

Ne te hâte point. Le feu n'est pas après toi. Tu chanteras plus à l'aise à l'ombre de cet olivier sau-

vage et sous ces bois. Une eau fraîche y coule, et l'herbe y est épaisse où bavardent les sauterelles.

KOMATAS

Je ne me hâte point, mais ma colère est grande de ce que tu oses me regarder en face, toi que j'ai instruit tout enfant. Voilà la reconnaissance! Nourrissez des louveteaux et des chiens pour qu'ils vous mangent!

LAKON

Quand m'as-tu donc enseigné ou dit une seule bonne chose, ô avorton envieux et inepte ?. . . .

. . . .

Mais, viens, allons! et tu chanteras pour la dernière fois.

KOMATAS

Je n'irai pas là. Voici des chênes, du souchet et des abeilles qui bourdonnent doucement autour des ruches; voici deux sources d'eau fraîche; les oiseaux gazouillent dans le feuillage, et ce pin laisse tomber ses fruits coniques.

LAKON

Certes, ici tu fouleras des peaux d'agneau dont la laine est plus moelleuse que le sommeil, tandis que les peaux de bouc qui te portent sentent encore plus mauvais que toi. J'offrirai aux nymphes un grand kratère de lait blanc et un autre d'huile douce.

KOMATAS

Mais si tu viens ici, tu fouleras de la fougère molle, du pouliot fleuri et des peaux de chèvre quatre fois plus moelleuses que les peaux d'agneau. J'offrirai à Pan huit terrines de lait et huit vases pleins de rayons de miel.

LAKON

Chante donc la chanson bucolique, de là-bas, sous tes chênes. Qui jugera ? Si le bouvier Lykopas pouvait venir!

KOMATAS

Je n'ai pas besoin de lui. Si tu veux, nous appellerons ce bûcheron qui ramasse des bruyères non loin de toi. C'est Morsôn.

LAKON

Appelons.

KOMATAS

Appelle-le toi-même.

LAKON

Viens ici, ami! Ecoute. Nous luttons à qui sera le meilleur bucoliaste. Ne sois partial ni pour moi ni pour celui-ci.

KOMATAS

Oui, par les Nymphes, cher Morsôn, ne favorise pas plus Komatas que Lakôn, qui est là-bas. Voici les moutons de Sybartas le Thurien, et voici les chèvres d'Eumaras le Sybarite.

LAKON

Au nom de Zeus! qui t'a interrogé, ô traître? Qui te demande si ce troupeau est à Sybartas ou à moi? Que tu es bavard!

KOMATAS

Honnête homme! je dis toujours la vérité et ne me vante point; mais tu n'es qu'un chercheur de querelles.

LAKON

Allons! chante, si tu as quelque chose à chanter. Et toi, ô Pœan, fais qu'il en revienne vivant! O Komatas, tu n'es certainement qu'un bavard!

KOMATAS

— Les Muses m'aiment mieux que l'aède Daphnis. Je leur ai sacrifié dernièrement deux chevreaux.

LAKON

— Apollon m'aime beaucoup. J'élève pour lui un beau bélier, car voici que le temps des Karnéennes est proche.

KOMATAS

— Deux exceptées, toutes mes chèvres ont deux petits, et la jeune fille me regarde et dit : Malheureux, tu trais donc seul?

LAKON

— Hé! hé! Lakon a vingt éclisses pleines de fromages, et, sur les fleurs, il caresse l'enfant imberbe.

KOMATAS

— Klérista jette des pommes au chevrier qui paît ses chèvres, et parle doucement tout bas.

LAKON

— Quand le jeune Khratidas me rencontre, je suis charmé de voir sa belle chevelure s'agiter sur son cou.

KOMATAS

— L'églantier et l'anémone ne sont point comparables aux roses qui poussent en rangées sous les haies.

LAKON

— Ni les glands aux pommes sauvages, car les uns ont une écorce dure comme celle du chêne, et celles-ci sont douces.

KOMATAS

— Je donnerai à la jeune fille une colombe que j'enlèverai du genévrier où elle perche.

LAKON

— Moi, je tondrai cette brebis noire, et je don-

nerai sa toison moelleuse à Kratidas pour en faire un manteau.

KOMATAS

— Ici, mes chèvres, ici! Ecartez-vous de l'olivier sauvage; paissez sur la pente de la colline où croissent les tamaris.

LAKON

— Konaros! et toi, Kynaitha! allons! loin de ce chêne, et paissez vers l'Orient, comme Phalaros.

KOMATAS

— J'ai un vase de cyprès et un kratère, œuvre de Praxitèle : je les garde pour la jeune fille.

LAKON

— J'ai un chien de berger qui étrangle les loups : je le donnerai au jeune homme pour chasser.

KOMATAS

— Sauterelles, qui sautez par dessus ma haie, vous ne gâterez pas ma vigne, car elle est desséchée.

LAKON

— O cigales, voyez comme j'irrite ce chevrier; c'est ainsi que vous irritez les moissonneurs.

KOMATAS

— Je hais les renards à queue touffue qui parcourent le soir la vigne de Mikon et mangent son raisin.

LAKON

— Et moi, je hais les scarabées qui mangent les figuiers de Philondas et s'envolent au vent. . . .

. . . .

KOMATAS

— Voici qu'on se fâche, ô Morsôn. Hâte-toi d'aller arracher de vieilles skilles sur les tombes.

LAKON

— Moi aussi, j'irrite quelqu'un, ô Morsôn. Hâte-toi d'aller arracher du cyclame sur les bords de l'Halès.

KOMATAS

— Que le cours de l'Himéra roule du lait au lieu

d'eau. O Krathis, deviens rouge comme du vin, et que tes roseaux portent des fruits!

LAKON

— Que le Sybaris soit pour moi une source de miel, et que, le matin, la jeune fille y puise, avec son urne, des rayons de miel au lieu d'eau!

KOMATAS

— Mes chèvres broutent le cytise et l'égile; elles foulent le jonc et se couchent sous les arbousiers.

LAKON

— Mes brebis paissent la mélisse, et le lierre rose fleurit abondamment pour elles.

KOMATAS

— Je n'aime plus Alkippa, parce qu'elle ne m'a point pris par les oreilles pour m'embrasser, lorsque je lui donnai dernièrement une colombe.

LAKON

— J'aime beaucoup Eumédeus, parce qu'il m'a bien embrassé lorsque je lui ai donné une syrinx.

KOMATAS

— Les pies, ô Lakôn, ne peuvent lutter contre le rossignol, ni les huppes contre les cygnes; mais, ô malheureux, tu n'es qu'un mauvais querelleur.

MORSON

Assez, pasteur. Morsôn te donne la jeune brebis, ô Komatas; mais, lorsque tu l'auras sacrifiée aux Nymphes, hâte-toi d'envoyer une part de sa belle chair à Morsôn.

KOMATAS

Oui, par Pan, je le ferai! Maintenant, mes boucs, bondissez de joie! Voyez comme j'éclate de rire aux dépens du pasteur Lakôn, car j'ai gagné l'agneau et je m'élève au ciel! Restez en repos, chèvres cornues. Demain, je vous laverai toutes dans le Sybaris. Hé! le blanc, toi qui donnes si aisément de la corne, je te frapperai si tu approches des chèvres avant que j'aie sacrifié l'agneau aux nymphes. Encore! que je devienne Mélanthios au lieu de Komatas, si je ne te frappe!

Φ

IDYLLE VI

Les Bucoliastes. — Damoitas et Daphnis.

Damoitas et le bouvier Daphnis, Aratos, réunirent une fois leurs troupeaux. L'un était blond, l'autre à peine barbu; et tous deux, assis auprès d'une fontaine, chantaient, en été, vers midi. Et Daphnis commença, car il avait porté le défi.

DAPHNIS

— Galatéia jette des pommes à ton troupeau, Polyphamos, te nommant un chevrier froid en amour; et toi, malheureux, ô malheureux! tu ne la vois pas et tu restes assis, jouant de doux airs sur ta syrinx. Vois encore! Elle atteint la chienne qui te suit et qui veille sur tes brebis, et ta chienne aboie du côté de la mer, et les flots transparents la réfléchissent, tandis qu'elle court le

long du rivage qui murmure harmonieusement. Prends garde qu'elle se jette sur les jambes et blesse le beau corps de la jeune fille, quand celle-ci sortira de la mer. Voici que Galatéia t'agace de loin. Semblable aux aigrettes desséchées de l'acanthe, lorsque brûle le bel été, elle te fuit si tu la recherches, elle te poursuit si tu la fuis. Enfin, il n'est rien qu'elle ne fasse, car il arrive certainement, Polyphamos, que la laideur même paraisse belle à l'amour.

Après Daphnis, Damoitas commença à bien chanter :

DAMOITAS

— Je l'ai vue, oui, par Pan! je l'ai vue, lorsqu'elle frappait mon troupeau. Elle n'a point échappé à mon œil unique qui m'est cher et à l'aide duquel je verrai jusqu'à la mort. Puissent les calamités prédites par le divinateur Télémos retomber sur lui et sur ses enfants! Mais je veux l'agacer aussi, et je ne la regarde plus, et je dis que j'aime une autre femme. Elle m'entend et devient jalouse, ô Pœan! Elle se dessèche et sort

furieuse de la mer et fixe les yeux sur mon antre et sur mes troupeaux. J'ai tout bas excité ma chienne contre elle ; car, du temps que je l'aimais, celle-ci poussait de petits cris en allongeant le museau sur ses genoux. Peut-être, voyant que je persévère, m'enverra-t-elle un messager ; mais je lui fermerai ma porte, jusqu'à ce qu'elle jure de nous dresser un beau lit nuptial dans cette île. Je ne suis pas en effet aussi laid qu'on le dit. Certes, je me regardais dernièrement dans la mer calme, et ma barbe me parut belle, et belle aussi mon unique prunelle ; et je vis que mes dents éclatantes étaient plus blanches que la pierre de Paros. Et, pour n'être pas fasciné, je crachai trois fois dans mon sein, comme me l'a enseigné la vieille Kotykaris.

Damoitas, ayant ainsi chanté, embrassa Daphnis. Il lui donna une syrinx et en reçut une belle flûte. Damoitas joua de la flûte et le bouvier Daphnis joua de la syrinx ; et les génisses dansèrent sur l'épais gazon ; et nul d'entre eux n'avait vaincu : tous deux étaient invincibles.

ф

IDYLLE VII

Les Thalysies.

Nous allions, Eukritos et moi, de la ville au fleuve Halès, accompagnés d'Amyntas, et nous rendant auprès de Phrasidamos et d'Antigènès qui devaient célébrer les Thalysies en l'honneur de Damater. Tous deux étaient fils de Lykopéos, — noble postérité des hommes justes d'autrefois, car ils descendaient de Klytia et de ce Kalkôn qui, ayant appuyé son genou sur une roche, fit jaillir avec son pied la fontaine Burina, au-dessus de laquelle les peupliers et les ormes chevelus forment une voûte de feuilles vertes.

Nous avions à peine fait la moitié du chemin, et le tombeau de Brasilas ne nous apparaissait point encore, quand nous rencontrâmes un voyageur, un homme de Kydôn, du nom de Lykidas. C'était

un chevrier, et personne ne s'y fût trompé en le voyant, car il portait sur les épaules la peau fauve au poil épais d'un bouc velu, sentant encore le fromage. Une large ceinture serrait un vieux manteau sur sa poitrine; il tenait de la main droite un bâton d'olivier sauvage, recourbé par un bout, et il me dit, l'œil joyeux, et les lèvres ouvertes et souriantes :

— Simikhidas, où donc vas-tu, à midi, quand le lézard dort dans les haies et que les alouettes huppées restent cachées? Te hâtes-tu pour un repas où tu es convié? Cours-tu vers le pressoir de quelque habitant de la ville? Tu marches vite, et tes chaussures heurtent la pierre qui résônne.

Et je lui répondis :

— Ami Lykidas, chacun dit que tu es un excellent joueur de syrinx entre tous les pasteurs et les moissonneurs, et mon cœur s'en réjouit, bien que j'aie l'espoir de t'égaler. Or, nous allons aux Thalysies où deux de nos amis font un sacrifice à Damater au beau péplos, et lui offrent les prémisses de leur richesse, car elle a abondamment pourvu leurs granges d'orge. Donc, puisque notre

route est la même et que le même jour nous luit, chantons une chanson pastorale; peut-être que l'un de nous fera plaisir à l'autre. Car moi aussi je suis une des bouches sonores des Muses, et l'on dit que je chante admirablement. Mais je ne suis pas crédule, non, certes, et je ne crois surpasser ni l'irréprochable Sikélidas de Samos, ni Philétas. Je ne lutterais contre eux que comme la grenouille contre les cigales.

Je parlais ainsi à dessein; mais le chevrier me sourit :

— Je te donne ce bâton pastoral, dit-il, parce que tu es un vrai fils de Zeus, fait pour la vérité. Je hais grandement l'architecte qui tente d'élever une demeure digne d'Oromédôn, haute comme une montagne, et je hais ces oiseaux des Muses qui s'épuisent à pousser des cris injurieux contre l'aède de Kios. Allons, Simikhidas, commençons à l'instant les chants bucoliques. Vois, ami, si cette petite chanson que j'ai faite dernièrement te plaît :

— Agéanax naviguera heureusement vers Mitylana, même quand le Notos chasse les flots écumeux sous les Chevreaux inclinés à l'occident,

et quand Orion trempe ses pieds dans la mer, si Agéanax guérit Likydas brûlé par Aphrodita, car son amour me consume. Les alcyons apaiseront les flots et le Notos et l'Euros qui ébranle les algues sous-marines, — les alcyons qui sont le plus aimés des glauques Néréides, parmi tous les autres oiseaux de la mer.

Que tout lui soit propice pendant qu'il naviguera vers Mitylana, et qu'il aborde en un port sûr! Et moi, couronnant ma tête d'anis, de roses et de violettes blanches, j'emplirai un kratère de vin ptéléatique, couché auprès du feu. Et la fève y rôtira; et, plongé dans une épaisse litière de konyze, d'asphodèle et de flexible persil, je boirai mollement, en songeant à lui, à pleines coupes et jusqu'à la lie! Cependant, deux pasteurs, l'un d'Akarna, l'autre de Lykopé, me joueront de la flûte; et Tityros me chantera comment le bouvier Daphnis aima autrefois Xénéa, et comment il courait sur la montagne, et comment les chênes qui croissent aux bords du fleuve Himéra pleurèrent sur lui, tandis qu'il se fondait, comme une neige aux pieds du grand Hémos, ou de l'Athos, ou du Rhodopa, ou

du Kaukasos, le plus lointain des monts. Et il chantera aussi comment, autrefois, par les mauvaises rigueurs d'un maître, un large coffre reçut le chevrier vivant; et comment les abeilles camuses qui venaient de la prairie, le nourrirent de l'arome des fleurs, dans le cèdre odorant, parce que la Muse lui avait versé un doux nektar dans la bouche. O bienheureux Komatas, tu as éprouvé ces choses, et tu as été enfermé dans le coffre, et, durant toute une année, tu as ainsi souffert, tandis que les abeilles te nourrissaient de rayons. Ah! pourquoi n'as-tu pas vécu de mon temps! J'aurais fait paître tes belles chèvres sur les montagnes, et je t'aurais entendu chanter harmonieusement, divin Komatas, couché à l'ombre des chênes ou des pins!

Ayant ainsi chanté, il se tut, et je dis après lui :

— Ami Likydas, tandis que je paissais les bœufs sur les montagnes, les Nymphes m'ont enseigné un grand nombre de belles chansons que la renommée a portées peut-être jusqu'au trône de Zeus; mais celle-ci est excellente entre toutes. Ecoute, puisque tu es cher aux Muses :

— Certes, les Eros ont éternué pour Simikhidas, car le malheureux aime Myrtô autant que les chèvres aiment le printemps; mais Aratos, le plus aimé de ses amis, a dans le cœur une passion pour un enfant. Aristis, le meilleur des hommes, à qui le Phoibos même permettrait de chanter avec la lyre auprès du trépied, Aristis sait qu'Aratos brûle d'amour pour un enfant, et jusque dans la moelle de ses os. O Pan, toi qui possèdes la belle plaine de l'Homolos, puisses-tu mettre dans ses bras le tendre Philinos, ou tout autre. Et si tu le fais, ô Pan, puissent les enfants arcadiens ne plus te fustiger les côtes et les épaules, comme ils ont coutume quand les mets sont rares! Mais si tu refuses, que ton corps soit traversé et déchiré par des ongles! Puisses-tu dormir sur des orties! Puisses-tu habiter, en plein hiver, sur les montagnes des Hédoniens, aux bords de l'Hébros, auprès de l'Ourse, et, en plein été, vivre chez les Ethiopiens les plus reculés, sous les roches des Blémyes, là où le Nil devient invisible! Et vous, ô Eros, semblables à des pommes vermeilles, qui habitez la sphère élevée de la blonde Diôna, quittez le cours lim-

pide d'Hyétis et de Byblis; percez de vos flèches le beau Philinos, puisque le barbare n'a point pitié de mon hôte! Certes, il est déja mûr comme une poire. Les femmes disent : Hélas! Philinos, ta belle fleur se flétrit! Ne veillons donc plus au dehors, ô Aratos, et ne meurtrissons plus nos pieds. Que le coq matinal amène pour d'autres le froid pénible du matin, et que le seul Molôn, ô mon ami, éprouve cette angoisse! Pour nous, reprenons notre tranquillité, et qu'une vieille opportune crache et écarte de nous les calamités!

Je chante ainsi, et Lykidas, souriant toujours doucement, me donna son bâton pastoral comme un gage d'amitié venant des Muses. Puis il prit sur la gauche et suivit le chemin de Pyxa. Eukritos et moi, ainsi que le bel enfant Amyntas, nous gagnâmes la demeure de Phrasidamos, où nous nous couchâmes dans des lits épais de lentisque odorant et de pampres récemment coupés. Un grand nombre de peupliers et d'ormes se berçaient au-dessus de nos têtes, non loin de l'onde sacrée qui s'écoulait en murmurant de l'antre des Nymphes. Et, dans les rameaux touffus, les cigales, brûlées par le so-

leil, chantaient à se fatiguer; et la verte grenouille criait au loin, sous les épais buissons épineux. Les alouettes et les chardonnerets chantaient; la tourterelle gémissait, et les abeilles fauves bourdonnaient autour des fontaines. De toutes parts flottait l'odeur d'un riche été, mêlée à celle de l'automne; à nos pieds et à nos côtés roulaient en foule les poires et les pommes; et les branches, chargées de prunes, se courbaient jusqu'à terre.

Un enduit de quatre ans fut détaché des tonneaux. O nymphes kastalides, qui habitez le faîte du Parnasios, le vieux Khirôn offrit-il une telle coupe à Heraklès, dans l'antre pierreux de Pholos? Le nektar qui enivra le berger de l'Anapos, le fort Polyphamos, celui qui jetait des montagnes aux vaisseaux, et qui le fit trépigner à travers les étables, valait-il, ô Nymphes, celui que vous nous versâtes auprès de l'autel de Damater, qui protége les moissons? Puissé-je enfoncer encore le van dans le grain, tandis qu'Elle rira, les deux mains pleines de gerbes et de pavots!

Φ

IDYLLE VIII

Les Bucoliastes.

On dit que Ménalkas, menant paître ses brebis sur les hautes montagnes, rencontra le beau Daphnis qui paissait des bœufs. Tous deux étaient blonds, tous deux jeunes, tous deux habiles joueurs de syrinx et habiles chanteurs. Ménalkas, regardant Daphnis, parla le premier.

MÉNALKAS

Daphnis, gardien des bœufs mugissants, veux-tu chanter contre moi ? Je me flatte de te vaincre autant qu'il me plaira.

Et Daphnis lui répondit :

DAPHNIS

Pasteur de brebis laineuses, Ménalkas, joueur

de syrinx, jamais tu ne me vaincras, du moins en chantant, dusses-tu en mourir.

MÉNALKAS

Veux-tu le tenter et déposer un prix ?

DAPHNIS

Volontiers, et je déposerai un prix.

MÉNALKAS

Lequel ? Que pouvons-nous engager ?

DAPHNIS

Moi, j'offre un veau ; toi, mets un agneau aussi grand que sa mère.

MÉNALKAS

Non pas! Je ne puis déposer un agneau. Mon père et ma mère sont rigoureux, et chaque soir, ils comptent mes moutons.

DAPHNIS

Que veux-tu donc risquer ? Le vainqueur n'aura-t-il rien ?

MÉNALKAS

J'ai une belle syrinx à neuf tons égaux, que j'ai enduite de cire blanche. Je veux bien l'engager, mais non ce qui appartient à mon père.

DAPHNIS

J'ai aussi une syrinx à neuf tons égaux, enduite de cire blanche. Je l'ai faite hier et je souffre encore de ce doigt, qu'un éclat de roseau a blessé. Mais qui nous écoutera et nous jugera ?

MÉNALKAS

Si nous appelions ce chevrier, dont le chien tacheté de blanc aboie après les chevreaux ?

Les deux enfants crièrent, et le chevrier les entendit et vint. Et ils chantèrent, et lui les écouta pour juger. Ménalkas, désigné par le sort, commença, et Daphnis répondit, tous deux en une chanson bucolique alternée.

MÉNALKAS

— Vallons et fleuves issus des Dieux, si jamais les chants de Ménalkas, le joueur de syrinx, vous

ont plu, nourrissez abondamment mes jeunes brebis; et si Daphnis conduit ici ses génisses, qu'il n'y trouve rien de moins.

DAPHNIS

— Fontaines, herbes et plantes salutaires, si Daphnis chante comme les rossignols, engraissez ce troupeau de bœufs; et si Ménalkas conduit ici ses brebis, qu'elles y paissent abondamment.

MÉNALKAS

— Le printemps est partout : partout les pâturages verdissent, partout les mamelles se gonflent de lait, partout les jeunes animaux paissent là où la jeune fille s'avance. S'en va-t-elle? le pasteur et les herbes se dessèchent

DAPHNIS

— Les brebis et les chèvres sont mères deux fois; les abeilles emplissent les ruches, et les chênes sont plus hauts là où le beau Milôn s'avance. S'en va-t-il? le bouvier et les bœufs se dessèchent.

MÉNALKAS

— O bouc, mâle des blanches chèvres, va dans la profondeur de la forêt! Et vous, ô chevreaux camus, venez ici, au bord de l'eau! Et toi, dont la corne est tombée, va où est Milôn, et dis : Milôn, Proteus, bien que Dieu, faisait paître les phoques.

DAPHNIS

— Je n'envie pas la terre de Pélops; je ne désire point posséder des talents d'or, ni courir plus vite que les vents; pourvu que je chante sous ce rocher, te tenant dans mes bras et regardant mes génisses paître vers la mer de Sicile!

MÉNALKAS

— L'hiver est un mal redouté des arbres; la sécheresse, des eaux; le lacet, des oiseaux; le filet, des animaux sauvages; mais de l'homme, le désir d'une belle jeune fille. O Père, ô Zeus! je n'ai pas aimé seul; toi aussi, tu as aimé des femmes!

Les enfants chantèrent ainsi sur un mode alterné. Puis Ménalkas commença le dernier chant.

MÉNALKAS

— O loup, épargne mes boucs et mes chèvres; ne me nuis pas, parce que, étant petit, je mène un grand troupeau. O chien Lampuros, dors-tu donc profondément? Il ne faut pas dormir quand on aide un jeune pasteur. Et vous, brebis, ne craignez pas de vous rassasier d'herbe tendre; vous n'en manquerez pas, car elle repoussera. Ici! paissez, paissez! Et toutes, remplissez vos mamelles, afin que les agneaux s'abreuvent de lait, et que j'en mette encore dans les éclisses.

Daphnis, à son tour, commença de chanter harmonieusement.

DAPHNIS

— Une jeune fille aux sourcils arqués m'ayant aperçu du seuil de l'antre, comme je paissais mes génisses, m'a dit deux fois que j'étais beau; mais je n'ai rien répondu, pas même une parole piquante, et, baissant les yeux, j'ai suivi mon chemin. La voix et l'haleine de la génisse sont douces; il est doux, l'été, de reposer en plein air auprès d'une eau courante. Les glands ornent le chêne,

les pommes le pommier, les génisses la vache, et la vache elle-même le bouvier.

Les enfants ayant chanté, le chevrier parla ainsi :

O Daphnis, ta bouche et ta voix sont douces! Il est meilleur de t'entendre chanter que de boire du miel! Prends la syrinx, car tu as vaincu. Si tu veux m'enseigner quelque chanson, tandis que je garderai mes chèvres auprès de toi, je te donnerai en retour cette chèvre sans cornes, qui remplit toujours à déborder le vase où on la trait.

Et l'enfant Daphnis se réjouit, battit des mains, et sauta de même qu'un faon vers sa mère, parce qu'il avait vaincu; mais l'autre, confus et rongé de chagrin, était triste comme une vierge qui se marie.

Dès lors, Daphnis fut le premier parmi les pasteurs; et, bien que tout jeune encore, il épousa la Nymphe Naïs.

❖

IDYLLE IX

Les Bouviers. — Daphnis et Ménalkas.

Dis-moi une chanson bucolique, Daphnis, et chante le premier. Commence et que Ménalkas réponde. Mettez d'abord les veaux sous les vaches, et unissez les taureaux aux génisses encore stériles. Que tous paissent et errent ensemble sous le feuillage ; mais toi, dis une chanson bucolique et que Ménalkas réponde.

DAPHNIS

— Elle est douce la voix du jeune veau, et celle de la vache ; les sons de la syrinx sont doux, et les chants du bouvier et les miens aussi. Je me fais un lit auprès d'une eau fraîche, et j'y entasse les belles peaux des blanches génisses que le vent lybien a renversées du haut du précipice, tandis

qu'elles y paissaient l'arbousier. Et je me soucie autant de l'été qui brûle, que les enfants s'inquiètent des discours du père et de la mère.

Tel chanta Daphnis, et Ménalkas ainsi :

— L'Etna est ma patrie, et j'habite un bel antre sous les roches creuses, et j'ai autant de biens qu'on en possède en songe : de nombreuses toisons de brebis et de chèvres, étendues sous moi, de la tête aux pieds ; des entrailles qui cuisent sur un feu de chêne, et du hêtre sec qui me chauffe durant l'hiver. Et je me soucie autant du froid qu'un homme sans dents, qui va manger de la bouillie, se soucie de coquilles de noix.

J'applaudis aux chanteurs, et je donnai à Daphnis un bâton pastoral qui avait poussé et grandi, tel qu'il était, dans le champ de mon père, et qu'un bon ouvrier eût avoué ; et à Ménalkas, une belle conque que j'avais trouvée dans les rochers hykariens, et dont j'avais mangé la chair, après en avoir fait cinq parts, pour cinq que nous étions. Et Ménalkas souffla dans la conque.

Muses bucoliques, soyez pleines de joie et répétez le chant que je dis à ces pasteurs :

— Qu'il n'y ait plus de bouton au bout de ma langue! La cigale est aimée de la cigale, la fourmi de la fourmi, les éperviers des éperviers; moi, j'aime la Muse et le chant. Que toute ma demeure s'emplisse de mon chant; car ni le printemps ni le sommeil ne sont plus doux, ni les fleurs ne sont plus douces aux abeilles, que les Muses ne me sont chères! Ceux qu'elles regardent d'un œil ami braveraient la boisson de Kirka!

⊕

IDYLLE X

Les Moissonneurs. — Milôn et Battos.

MILON

Ouvrier laboureur, qu'as-tu donc ? Tu ne mènes plus ton sillon droit comme auparavant ; tu ne coupes plus le blé, de front avec ton voisin, et il te laisse en arrière comme une brebis dont une épine a blessé le pied. Malheureux ! que feras-tu donc au milieu du jour, si, dès en commençant, tu ne fais rien qui vaille ?

BATTOS

Milôn, moissonneur infatigable et dur comme un rocher, ne t'est-il jamais arrivé de regretter un absent ?

MILON

Jamais. Un homme qui travaille a-t-il le temps de regretter quelqu'un d'absent ?

BATTOS

Il ne t'est donc jamais arrivé de veiller par amour?

MILON

Puisse cela n'arriver jamais! Il est dangereux qu'un chien goûte d'une peau!

BATTOS

Mais moi, Milôn, je suis amoureux depuis onze jours à peu près.

MILON

Tu bois vraiment au tonneau, tandis que je n'ai pas même assez de vinaigre.

BATTOS

Aussi, les semailles que j'ai faites devant ma porte sont-elles toutes négligées.

MILON

Quelle est la jeune fille qui te tourmente?

BATTOS

La fille de Polybotas, celle qui jouait dernièrement de la flûte aux moissonneurs chez Hippokiôn.

MILON

Le Dieu a mis la main sur l'impie! Tu as ce que tu désirais depuis longtemps, et une cigale couchera avec toi la nuit.

BATTOS

Tu te moques, mais Ploutos n'est pas le seul dieu aveugle : Eros aussi n'y voit point. Ne parle pas si fièrement.

MILON

Je ne parle point fièrement. Mais, allons! jette tes gerbes et dis-nous une chanson amoureuse sur ta jeune fille. Le travail te sera moins pénible, et tu étais musicien autrefois.

BATTOS

— Muses Piérides, chantez avec moi la svelte enfant; car vous embellissez, Déesses, tout ce que vous touchez.

Charmante Bombyka, on dit que tu es Syrienne, maigre et brûlée du soleil, et moi seul je trouve que tu as la couleur du miel!

La violette aussi est noire, et l'hyacinthe sur

laquelle sont tracées des lettres; cependant, les premières, elles sont choisies pour les couronnes.

La chèvre cherche le cytise, le loup poursuit la chèvre, et la grue suit la charrue; moi, je n'ai de passion que pour toi!

Oh! si j'avais toutes les richesses que Krésos a, dit-on, possédées, nous aurions deux statues d'or consacrées à Aphrodita!

Toi, tu porterais des flûtes, une rose ou une pomme; moi, j'aurais un beau vêtement et des chaussures neuves aux pieds.

Charmante Bombyka, tes pieds sont comme des osselets, ta voix est douce comme l'aubergine, et je ne puis décrire tes qualités! —

MILON

Certes, je ne savais pas que le bouvier fît de si belles chansons. Comme il en a bien mesuré l'harmonie! Hélas! la barbe m'est poussée en pure perte! Cependant, écoute ces vers du divin Lythiersas :

— Damater, aux fruits, aux épis abondants, que cette moisson soit facile et riche!

Serrez les gerbes, moissonneurs, afin que les passants ne disent pas : Voilà des fainéants qui ne gagnent pas leur salaire !

Tournez les javelles vers le Boréas ou vers le Zéphyros ; c'est ainsi que les épis grossiront.

Que ceux qui battent le blé ne dorment pas à midi ; c'est l'heure où la paille se détache mieux du grain.

Mais que les moissonneurs commencent au chant de l'alouette, et ne cessent que lorsqu'elle s'endort. Qu'ils reposent durant la chaleur.

O régisseur avare, fais plutôt cuire nos lentilles que de te couper les doigts à partager un grain de cumin ! —

Voilà ce que doivent chanter des hommes qui se fatiguent au soleil ! Quant à ton amour affamé, ne le raconte qu'à ta mère, éveillée le matin dans son lit.

φ

IDYLLE XI

Le Cyclope.

Ni les onctions, ni les poudres, Nikias, ne sont, il me semble, un remède à l'amour; il n'en est d'autre que les Piérides. Ce remède, qui allége et réjouit, est accessible aux hommes, mais il n'est pas facile de l'acquérir. Tu le connais sans doute, étant médecin et très-cher aux neuf Muses.

C'est par lui que le Cyclope né dans notre pays, l'antique Polyphamos, supporta la vie, lorsque les lèvres et les tempes encore imberbes, il aimait Galatéia. Et certes il ne l'aimait pas avec des pommes, une rose ou des boucles de cheveux, mais avec des violences passionnées, et il se souciait peu du reste. Bien des fois les brebis revinrent seules du vert pâturage à l'étable, tandis qu'il se consumait depuis le jour levant sur les algues

du bord, gardant au fond de son cœur, comme une flèche dans le foie, la plaie cuisante de la grande Kypris. Mais il découvrit le remède à son mal, et, assis sur les roches élevées, regardant la haute mer, il chantait ainsi :

— O blanche Galatéia, plus blanche à voir que le fromage, plus délicate que l'agneau, plus fière que la génisse, et dont la peau est plus luisante et plus ferme que le raisin vert, pourquoi rejettes-tu celui qui t'aime? Tu viens ici lorsque le doux sommeil m'enchaîne, mais tu fuis à la hâte, comme une brebis qui a vu le loup blanc, lorsque le doux sommeil me quitte. Je t'ai aimée, jeune fille, lorsque tu vins pour la première fois avec ma mère cueillir des fleurs d'hyacinthe sur la montagne; et je vous guidais, et, dès ce moment, je t'ai aimée, et je t'aime encore. Mais cela ne t'occupe point; non, par Zeus! tu ne t'en soucies nullement. Charmante jeune fille, je sais pourquoi tu me fuis : c'est parce que je n'ai qu'un sourcil velu qui s'étend sur mon front d'une oreille à l'autre, un seul œil et un large nez au-dessus des lèvres. Mais, tel que je suis, je fais paître mille brebis et je bois leur lait

excellent, que je trais moi-même; et jamais, ni en été, ni en automne, ni par le plus rude hiver, le fromage ne me manque, et les claies en sont toujours pleines. Et puis je sais jouer de la syrinx mieux qu'aucun autre cyclope, et je chante, ô chère pomme douce, et je chante mon amour jusqu'aux dernières heures de la nuit. Je nourris pour toi onze petites biches ornées de colliers, et quatre petits ours. Viens à moi, et tu ne perdras rien. Laisse la glauque mer s'élancer vers la terre ferme. Tu passeras plus heureuseusement la nuit à mon côté, au fond de l'antre. Là sont des lauriers, de grêles cyprès, un lierre noir, une vigne aux doux fruits et une eau fraîche, liqueur ambroisienne que l'Etna m'envoie de ses blanches neiges. Peut-on préférer à tout cela la mer et ses flots? Si je te semble trop velu, j'ai du bois de chêne, et je garde sous la cendre un feu qui ne meurt jamais, et je souffrirai que tu brûles mon âme et mon œil unique, bien qu'il soit ce que j'ai de plus cher. Je suis malheureux parce que ma mère ne m'a pas enfanté avec des branchies, et que je ne puis plonger vers toi et te baiser la main, si tu me refusais les

lèvres. Je te porterais ou des lys blancs ou un jeune pavot aux pétales rouges, mais non tous deux à la fois, car les uns germent en été et les autres en hiver. Maintenant, ô jeune fille, j'apprendrai du moins à nager; si quelque étranger aborde ici avec un navire, j'apprendrai de suite à nager, afin de savoir pourquoi il vous est si doux d'habiter l'abîme. Puisses-tu en sortir, Galatéia, et puisses-tu, telle que moi qui reste assis en ce lieu, oublier de retourner à ta demeure! Puisses-tu désirer de conduire les troupeaux avec moi, de traire le lait et de le cailler en fromages à l'aide de la présure aigre! Ma mère m'a causé tout ce mal, et je lui en veux; car, me voyant maigrir de jour en jour, jamais elle ne t'a rien dit en ma faveur. Je lui déclarerai que ma tête et mes pieds brûlent, afin qu'elle soit affligée, puisque je le suis aussi!

O Cyclope, Cyclope! où tes esprits s'en vont-ils? Si tu tressais des corbeilles et coupais du feuillage pour tes jeunes brebis, peut-être ton intelligence n'en irait-elle que mieux. Jouis des biens présents; pourquoi poursuivre ce qui te fuit? Tu trouveras une autre Galatéia, et même plus belle. Plusieurs

belles jeunes filles m'excitent à jouer avec elles, et rient aux éclats quand je les écoute. Je suis donc aussi quelque chose sur la terre! —

C'est ainsi que Polyphamos promenait son amour en chantant, et il en goûtait plus de repos que si, pour cela, il eût donné de l'or.

IDYLLE XII

L'Ami.

Tu es venu, ô cher jeune homme, après trois nuits et trois aurores! Tu es venu, mais ceux qui te désirent vieillissent en un jour!

Autant le printemps est plus doux que l'hiver, autant la pomme est plus douce que la prune sauvage, autant la brebis laineuse l'emporte sur l'agneau, et la vierge sur la femme trois fois mariée, autant le faon est plus léger que les génisses, autant le rossignol chante mieux que tous les autres oiseaux, autant tu m'as réjoui par ta venue; et je suis accouru, comme un voyageur, par un soleil brûlant, sous un hêtre ombreux!

Oh! si les Eros nous caressaient d'un même souffle, et si les hommes futurs pouvaient nous chanter ainsi : Quels étaient ces deux hommes

d'autrefois, celui que l'Amykléen eût nommé l'aimant, et celui que le Thessalien eût nommé l'aimé? Ils s'aimaient d'un égal amour, et sans doute ce fut un âge d'or, où celui qui était aimé aimait aussi!

Oh! si ce vœu s'accomplissait, Père Kronide? O Dieux toujours jeunes! s'il arrivait, qu'après deux cents générations, quelqu'un me disait, sur les bords de l'Akhéron, d'où nul ne revient : La tendresse qui t'unissait à ton charmant ami est dans toutes les bouches, et les jeunes gens surtout s'en souviennent!

Mais sans doute les habitants de l'Ouranos agiront en ceci à leur gré. Pour moi, en louant ta beauté, je ne crains pas que le mensonge déforme mon nez, car s'il t'arrive parfois de me causer quelque peine, tu me guéris bientôt en me donnant un double plaisir, et j'en suis toujours comblé lorsque je te quitte.

Descendants de Nisos, Mégariens, soyez heureux, vous qui avez tant honoré votre hôte athénien, Dioklès, qui aimait les enfants. Toujours, autour de son tombeau, chaque printemps, les jeunes hommes se réunissent et luttent à qui em-

portera la palme du baiser; et celui qui appuie des lèvres plus douces sur des lèvres amies retourne vers sa mère chargé de couronnes.

Heureux celui qui juge les baisers de ces enfants! Sans doute il invoque passionnément Ganymédès aux yeux bleus, afin que sa bouche devienne semblable à cette pierre de Lydie, à l'aide de laquelle les changeurs éprouvent la pureté de l'or.

IDYLLE XIII

Hylas

Celui d'entre les Dieux qui engendra Eros, ne l'a point fait pour nous seuls, Nikias, ainsi que nous le pensions ; et ce ne fut pas à nous, mortels, qui n'aurons pas de lendemain, que la beauté parut belle pour la première fois. Le fils d'Amphitryôn, celui dont le cœur était d'airain, et qui affronta le lion sauvage, aima un enfant, le bel Hylas aux cheveux bouclés, et il lui enseigna, comme un père à son fils bien-aimé, toutes les choses qui l'avaient rendu lui-même brave et illustre. Et jamais il ne s'en séparait, ni vers midi, ni quand Aôs aux chevaux blancs montait aux demeures de Zeus, ni quand les jeunes oiseaux gazouilleurs revenaient au nid où leur mère battait des ailes sur la poutre enfumée ; et cela, afin

que cet enfant fût formé selon son cœur, et, grâce à lui, devînt vraiment un homme.

Lorsque Iasôn, fils d'Aisôn, vogua vers la Toison d'or, accompagné des chefs choisis dans toutes les villes de l'Hellade, — le fils d'Alkména, l'héroïne de Midéa, le héros infatigable se rendit aussi dans la riche Iolkos, et Hylas monta avec lui sur le solide Argo qui ne fut point saisi par les mouvantes Kyanées, mais s'élança comme un aigle à travers l'abîme, entra dans le Phasis, et fit ainsi que ces écueils devinrent immobiles.

Au temps où les Pléiades se lèvent, quand le jeune agneau paît dans les champs écartés, et que le printemps s'enfuit déjà, la divine fleur des héros prit la mer, et s'embarquant dans le creux Argo, poussés par le Notos, atteignirent l'Hellespont le troisième jour, et s'arrêtèrent dans la Propontide où les bœufs usent les charrues à élargir les sillons des Kianes.

Descendus sur le rivage, ils préparèrent, par couples, le repas du soir. Plusieurs dressèrent un lit commun, car la prairie leur offrait une large couche, et ils y coupèrent le butôme aux feuilles pointues et l'épais souchet.

Hylas, ayant pris un vase d'airain, alla chercher de l'eau pour le repas d'Hèraklès et du brave Télamôn qui étaient compagnons et mangeaient toujours ensemble. Bientôt il découvrit une source dans une vallée basse. Tout au tour croissaient un grand nombre de plantes aquatiques, — la bleue khélidoine et la verte adiante, et le persil abondant et le rampant agrostis. Et des Nymphes dansaient au milieu de l'eau, Nymphes qui ignorent le sommeil, déesses terribles aux campagnards, Euneika, et Malis et Nikhéia aux yeux printaniers. Le jeune homme approchait le large vase pour le plonger dans l'eau, lorsque celles-ci saisirent sa main et s'y attachèrent, car Eros s'était emparé de leur cœur ému à l'aspect de l'enfant argien. Et il tomba au milieu de l'eau profonde, telle qu'une étoile tombe du ciel dans la mer, alors que le marin dit à ses compagnons : Déployez les voiles, enfants, le vent va être favorable! Et les Nymphes, tenant le jeune homme en pleurs sur leurs genoux, le consolèrent par de douces paroles.

Et, d'un autre côté, l'Amphitryonade, inquiet d'Hylas, partit à sa recherche, ayant pris son arc

recourbé à la façon des Maïotes, et sa massue qu'il portait toujours de la main droite. Trois fois il appela Hylas, en faisant mugir son gosier, et trois fois l'enfant l'entendit; mais la réponse arriva si faible du fond de l'eau, que, bien que très-proche, elle paraissait fort éloignée. Alors, tel qu'un lion à l'épaisse crinière qui entend de loin le cri d'une jeune biche dans les montagnes, et qui, rongé par la faim, sort de son repaire pour saisir cette proie qui l'appelle, tel Héraklès, cherchant Hylas, erra à travers des sentiers épineux et impraticables et parcourut une vaste étendue.

Malheureux ceux qui aiment! Que de fatigues il subit par les montagnes et les bois! L'entreprise de Iasôn était oubliée. Tous étaient remontés dans le navire dont la mâture avait été redressée, mais les voiles ne furent point déployées de toute la nuit, afin d'attendre Héraklès. Lui, cependant, errait, furieux et au hasard, car une cruelle déesse lui déchirait le foie.

C'est ainsi que le bel Hylas fut mis au rang des Dieux heureux; et tandis que les héros riaient et nommaient Héraklès déserteur parce qu'il avait

abandonné l'Argo aux trente bancs de rameurs, celui-ci gagna à pied Kolkos et le Phasis barbare.

Φ

IDYLLE XIV

L'Amour de Kyniska

AISKHINÈS

Que Thyonikhos soit heureux en toute chose !

THYONIKHOS

Qu'il en soit de même pour Aiskhinès !

AISKHINÈS

Comme tu viens tard !

THYONIKHOS

Tard ? Mais qu'as-tu donc ?

AISKINÈS

Thyonikhos, tout ne va pas au mieux pour moi.

THYONIKHOS

Voilà donc pourquoi tu es maigre et tu portes une barbe longue et une chevelure négligée ? Tel était ce Pythagoricien qui vint me voir dernièrement, pâle, les pieds nus, et se disant Athénien. Lui aussi était sans doute amoureux, mais c'était, je crois, de farine cuite au four.

AISKHINÈS

Tu te moques à ton aise, mon bon! Mais la belle Kyniska m'outrage, et j'en deviendrai fou furieux quelque jour, sans qu'on y prenne garde. Il s'en faut déjà d'un cheveu.

THYONIKHOS

Tu es toujours le même, cher Aiskhinès, irascible, et ne pouvant supporter que les choses ne soient à ton gré. Mais enfin, parle; qu'y a-t-il de nouveau ?

AISKHINÈS

L'Argien et moi, Apis, le maître d'équitation thessalien, et le stratiote Kléonikos, nous dînions

chez moi, à la campagne. J'avais tué deux poulets et un cochon de lait, et débouché du vin de Biblina, vieux de quatre ans, mais aussi parfumé qu'au sortir de la cuve. J'avais servi les oignons, les pétoncles et les coquillages. C'était une débauche agréable. Comme elle avançait, on décida de faire des libations en l'honneur de qui on voudrait, pourvu qu'on en dît le nom. Chacun de nous but en nommant quelqu'un, ainsi qu'il était prescrit; mais Kyniska ne dit rien, bien que je fusse là. Juge de ce que j'éprouvai! Quelqu'un dit en riant : — Ne parleras-tu pas? Tu as vu le loup! — Tu l'as dit, dit-elle; et elle rougit au point que tu eusses allumé un flambeau à ses joues. C'est Lykos! c'est Lykos, le fils du voisin Labâ, haut de taille, svelte, et que beaucoup trouvent beau; c'est pour Lykos qu'elle desséchait d'un si grand amour! On me l'avait bien dit une fois tout bas à l'oreille; mais, malgré ma barbe d'homme, je n'en cherchai pas plus long. Déjà nous étions ivres tous quatre; et l'homme de Larissa, le méchant esprit, se mit à chanter, avec des plaisanteries de Thessalien, toute l'histoire de Lykos; et, aussitôt, Kyniska de pleurer en san-

glotant, comme une fille de six ans qui veut monter sur les genoux de sa mère. Alors, — tu me connais, Thyonikhos! — je lui appliquai une paire de soufflets sur les joues. Là-dessus, elle releva son péplos, et s'enfuit au plus vite. — Malheur de ma vie! je te déplais! Il t'est plus doux d'en avoir un autre dans tes bras! Va réchauffer celui pour qui tes larmes tombent grosses comme des pommes! — Quand l'hirondelle a donné la pâture à ses petits cachés sous le rebord du toit, elle retourne en hâte pour en ramasser de nouveau. Kyniska, plus prompte encore, quitta son siége, traversa le vestibule et passa la porte à deux battants. Un proverbe dit : Le Centaure s'en est allé à travers la forêt. Il y a de cela vingt jours, huit autres, puis neuf, puis dix, et voici le onzième; ajoutes-en deux, et il y aura deux mois que nous sommes séparés et que je ne me suis pas même rasé à la façon des Thraces. Maintenant, c'est Lykos qui est tout pour elle; c'est à Lykos qu'elle ouvre la porte la nuit. Quant à moi, je ne compte plus pour rien, et ne suis pas plus considéré qu'un malheureux Mégarien! Si je n'aimais plus, tout

serait au mieux; mais comment faire? Le rat, comme on dit, Thyonikhos, s'est pris dans la poix! Je ne sais aucun remède à un amour invincible, si ce n'est que Simos, du même âge que moi, et qui aimait la fille d'Epikhalkos, ayant passé la mer, est revenu guéri. Moi aussi, je passerai la mer, et je serai stratiôte, un stratiôte passable, ni le premier, ni le pire.

THYONIKHOS

Ce que tu désirais devait arriver, Aiskhinès. Mais si tu veux t'expatrier, sache que Ptolémaios, de tous ceux qui donnent une solde, est le meilleur chef pour un homme libre. Il est prudent, ami des Muses, tendre, très-affable, connaissant qui l'aime et mieux encore qui ne l'aime pas, très-généreux et ne refusant jamais ce qu'il est convenable de solliciter d'un roi, car il ne faut pas, Aiskhinès, demander à propos de tout. De sorte que, si tu veux t'agrafer le manteau sur l'épaule droite, et attendre bravement le choc d'un porteur de bouclier, pars au plus vite pour l'Egypte. Les tempes blanchissent et la joue ensuite; il faut agir pendant qu'on a le genou vigoureux.

IDYLLE XV

Les Syracusaines ou les fêtes d'Adonis. — Gorgô, Praxinoa, Eunoa, une vieille femme, un étranger, un autre étranger, une aède.

GORGO

Praxinoa est-elle là?

EUNOA

Chère Gorgô, comme tu viens tard! Elle y est.

PRAXINOA

Il est merveilleux que tu sois arrivée, même à cette heure. Eunoa, donne un siége et mets y un coussin.

EUNOA

En voici un excellent.

PRAXINOA

Assieds-toi.

GORGO

O imprudente que je suis! C'est à peine, Praxinoa, si j'ai pu arriver saine et sauve, tant la foule est grande, et tant il y a de quadriges. On ne voit partout que krépides et hommes à khlamydes; le chemin est encombré, et tu demeures si loin de moi!

PRAXINOA

C'est pour cela que cet imbécile a choisi, au bout du monde, une tanière et non une maison; c'est pour que nous ne soyons pas voisines, tant il aime à contrarier, le misérable jaloux!

GORGO

Chère, ne dis pas cela de Dinôn, ton mari, devant ce petit. Vois comme il te regarde.

PRAXINOA

Sois tranquille, mon cher enfant, je ne parle point de papa.

GORGO

Par Perséphona! l'enfant comprend. Il est beau, ton papa!

PRAXINOA

Donc, dernièrement, ce papa-là, — ce que je dis est arrivé autrefois, — alla acheter du natron et du fard, et il me rapporta du sel, le grand niais!

GORGO

Mon Dioklidès aussi est un bourreau d'argent. Hier il a acheté pour sept drakmes cinq toisons, c'est-à-dire des peaux de chiens, des morceaux de vieilles besaces, toute sorte d'ordures! — Mais, voyons, prends ton manteau et ta robe agrafée; allons voir Adônis au royal palais du magnifique Ptolémaios. J'ai entendu dire que la reine avait ordonné une belle cérémonie.

PRAXINOA

Tout est riche chez les riches. Mais de tout ce que tu as vu en venant, à qui n'a rien vu...

GORGO

C'est le moment de partir. Il est toujours fête chez les oisifs.

PRAXINOA

Eunoa, apporte-moi de l'eau, et mets-la au milieu de la chambre, paresseuse! Les chats aiment à dormir mollement couchés. Remue-toi donc! apporte vite de l'eau. J'ai besoin d'eau d'abord, et elle m'apporte du savon. Donne toujours. N'en verse donc pas tant, maladroite! Malheureuse, pourquoi éclabousses-tu toute ma tunique? Assez! Je suis lavée comme il a plu aux Dieux. Où est la clef du grand coffre? Apporte-la.

GORGO

Praxinoa, cette robe agrafée, aux plis nombreux, te sied beaucoup. A combien te revient-elle?

PRAXINOA

Ne m'en parle pas, Gorgo; à plus de deux mines de bon argent, et je me suis tuée à la faire.

GORGO

Mais tu as réussi.

PRAXINOA

Oui, c'est vrai. Donne-moi mon manteau et arrange élégamment ma coiffure. — Mon enfant, je ne t'emmène pas. Mormô! le cheval mord. Pleure tant que tu voudras, je ne veux pas que tu deviennes boiteux. — Allons! Phrygia, prends l'enfant et amuse-le. Appelle la chienne et ferme à clef la porte de la cour. — O Dieux! quelle foule! Comment traverser cela? C'est une fourmilière innombrable et incommensurable. O Ptolémaios, tu as fait beaucoup de grandes choses depuis que ton père est parmi les Immortels! On ne voit plus de malfaiteurs tendre des piéges aux passants, rusant à l'égyptienne, comme faisaient autrefois tant de vauriens et de mauvais plaisants. Très-chère Gorgô, que devenir? Voilà les chevaux de guerre du roi. Ami, ne m'écrase pas! Ce cheval couleur de feu se cabre; qu'il est fougueux! Eunoa, effrontée! veux-tu bien te ranger! — Il va tuer son ca-

valier. Je suis bien heureuse que mon enfant soit resté à la maison.

GORGO

Rassure-toi, Praxinoa, ils nous ont dépassées et sont rentrés dans leurs rangs.

PRAXINOA

Me voilà remise. Le cheval et le froid serpent sont ce que je crains le plus depuis mon enfance. Hâtons-nous : une foule nembreuse afflue vers nous.

GORGO

O mère, viens-tu du palais ?

UNE VIEILLE FEMME

Oui, mes enfants.

GORGO

Est-il aisé de passer ?

LA VIEILLE FEMME

C'est en essayant que les Akhéens entrèrent dans Troia, ma très-belle enfant. C'est en essayant qu'on vient à bout de tout.

GORGO

La vieille est partie en laissant un oracle. Les femmes savent tout; elles savent même comment Zeus épousa Héra. Vois, Praxinoa, quelle foule autour des portes.

PRAXINOA

Immense! Gorgô, donne-moi la main. Eunoa, prends celle d'Eutykis; fais attention à elle et ne te perds pas. Entrons toutes ensemble. Tiens-nous bien, Eunoa. Ah! malheureuse! Gorgô, mon voile est déchiré en deux! Au nom de Zeus, ô étranger, si tu veux être heureux, prends garde à mon manteau.

L'ÉTRANGER

En vérité, je n'y puis rien, mais j'y ferai attention.

PRAXINOA

La foule est compacte; tous se pressent comme des porcs.

L'ÉTRANGER

Courage, femme, nous sommes à bon port.

PRAXINOA

Puisses-tu être heureux maintenant et toujours, toi qui m'es cher entre tous les hommes et qui nous as protégées! — Quel homme excellent et compatissant! Eunoa est encore dans la foule. Allons, poltronne, pousse! Très-bien. Toutes dedans! comme dit celui qui enferme la mariée.

GORGO

Praxinoa, viens ici. Regarde ces broderies; qu'elles sont légères et charmantes! On dirait des vêtements divins.

PRAXINOA

Vénérable Athanaia, quelles ouvrières ont fait ces broderies? quels peintres ces belles peintures? Comme elles sont vraies de pose et de mouvement! Certes, les hommes sont habiles. Et Adônis, qui fut trois fois aimé, qui est aimé par delà l'Akhéron même, qu'il est beau, reposant sur son lit d'argent, avec cette barbe toute jeune!

UN AUTRE ÉTRANGER

Taisez-vous, malheureuses! tourterelles babil-

lardes! Elles feraient mourir tout le monde, en parlant toujours la bouche grande ouverte.

GORGO

Terre, notre mère! d'où sort cet homme? Que t'importe que nous bavardions? Commande à ceux qui t'appartiennent, et non à des Syracusaines. Sache que nous sommes Corinthiennes d'origine, comme Bellérophôn lui-même. Nous parlons péloponésien. Il est permis, je pense, aux Doriens de parler dorien.

PRAXINOA

Bonne Déesse! qu'il ne m'arrive pas un nouveau maître! Un excepté, je ne me soucie pas du reste, et tu ne me donneras pas de soufflets.

GORGO

Tais-toi, Praxinoa. La fille de l'Argienne, l'aède habile qui a remporté le prix dans l'élégie de Sperkhis, va célébrer Adônis. Elle va chanter quelque chose de beau, à coup sûr. La voilà qui prélude déjà.

L'AÈDE

O maîtresse, qui aimes Golgôs et Idalios et la haute Eryx, Aphrodita, qui joues avec de l'or après le douzième mois, les Heures aux pieds délicats te ramènent Adônis, tel que le voilà, des bords de l'intarissable Akhéron. Les Heures amies, les plus lentes des Déesses, mais les plus désirées, car elles apportent toujours quelque chose aux mortels. Kypris Dionaia! toi qui rendis Bérénika immortelle en versant de l'ambroisie dans son sein, voici que dans sa reconnaissance, ô Déesse dont les noms et les temples sont innombrables, la fille de Bérénika, Arsinoa, semblable à Héléna, orne Adônis des plus riches parures. Auprès de lui brillent autant de fruits mûrs que les arbres en ont porté; de frais jardins en fleurs dans des corbeilles d'argent; des vases à parfums, en or, et pleins des essences de Syrie; et tous ces mets que les femmes font en mêlant dans la poêle des fleurs à de la farine blanche, et ceux qu'elles composent de doux miel et d'huile, imitant tous les oiseaux et les autres animaux. De verts feuillages d'anis flexible

ont été domptés et reployés, et, par dessus, volent de petits Eros, semblables aux jeunes rossignols qui vont de branche en branche, essayant leurs ailes. — O ébène! ô or! ô vous deux, aigles d'ivoire qui portez à Zeus, fils de Kronos, l'enfant échanson! — En haut, des tapis de pourpre plus moelleux que le sommeil, comme on dirait à Milet ou à Samos, forment le lit du bel Adônis, et Kypris s'y couche auprès de son jeune époux Adônis, aux bras roses. Ses baisers ne piquent pas, car ses lèvres sont encore imberbes. Que Kypris se réjouisse, puisqu'elle a son époux! Pour nous, dès l'aurore, à l'heure de la rosée, nous irons en foule vers les flots du rivage, et, la chevelure déliée, les ceintures dénouées et les seins nus, nous dirons un chant éclatant. Seul entre tous les demi-Dieux, ô cher Adonis, tu vois tour à tour la terre et l'Akhéron. Agamemnôn n'a pas eu cette destinée; ni le grand Aias, héros aux fureurs terribles; ni Hektôr, le plus admiré des vingt fils d'Hékaba; ni Patroklès ni Pyrrhos, qui revint de Troia; ni même ceux qui vivaient longtemps auparavant, les Lapithes et les Deukaliônes et les Pélasges, ancêtres des Pélopides

et d'Argos. — Sois-nous maintenant propice, cher Adônis, et sois heureux jusqu'à la nouvelle année. Tu as été le bien venu, Adônis, et quand tu reviendras, tu le seras encore.

GORGO

Praxinoa, ceci est très-savant. Que cette femme est heureuse! que de choses elle sait! Oui, elle est heureuse de chanter si bien! Cependant, voici l'heure de retourner. Dioklidès est à jeun, et c'est un homme irritable. Ne le rencontre pas quand il a faim. Adieu, cher Adônis, et puisses-tu nous retrouver heureux!

❦

IDYLLE XVI

Les Kharites ou Hiérôn

C'est aux filles de Zeus de chanter les Immortels, comme aux aèdes de célébrer les actions illustres. Les Muses sont Déesses, et les Déesses chantent les Dieux ; mais nous, mortels, nous célébrons les mortels. Mais qui, d'entre tous ceux qui habitent sous la glauque aurore, accueillera nos Kharites et ne les renverra pas sans présents ? Elles reviennent, le sourcil froncé, les pieds nus, et me reprochent leur course inutile, et, tristes, la tête baissée sur leurs genoux froids, elles restent au fond du coffre où elles demeurent quand elles n'ont pas réussi. Qui, d'entre les vivants, n'est tel ? Qui aime l'éloquence ? Je ne sais. Les hommes ne désirent plus les louanges données aux belles actions ; ils sont vaincus par la soif du gain. Chacun, la main ca-

chée sous son manteau, songe au moyen d'augmenter sa richesse, et il refuserait de donner même la rouille de son argent. Il dit : — La jambe vient après le genou. Chacun pour soi, et que les Dieux honorent les poètes ! A quoi bon en écouter d'autres ? Homéros suffit ; c'est le meilleur d'entre eux, et il ne me coûte rien !

Insensés ! A quoi vous sert tant d'or enfermé chez vous ? Les sages en usent bien mieux. Ils s'en réservent une part, et ils en font une autre part aux aèdes ; ils donnent beaucoup à tous les autres hommes ; ils offrent des sacrifices aux Dieux, ils sont hospitaliers, ils accueillent généreusement les étrangers à leur table et les laissent partir quand ils le veulent. Mais surtout ils honorent les interprètes des Muses, afin que, même dans l'Hadès, on loue leurs vertus, et qu'ils ne gémissent pas sans gloire sur les rives du froid Akhéron, pareils au misérable dont la houe a durci les mains et qui pleure une pauvreté héritée de ses pères !

De nombreux serviteurs recevaient tous les mois leur nourriture dans les demeures d'Antiokhos et du roi Aléna ; une grande multitude de veaux et

de vaches cornues revenait en mugissant vers les étables des Skopades, et les bergers des hospitaliers Kréônides faisaient paître des milliers de grasses brebis dans la plaine de Krannôn ; mais ils ne jouirent plus de ces biens quand leur âme fut tombée dans la barque vaste du morne Akhéron, et, privés de ces richesses nombreuses, durant de longs siècles, ils eussent dormi, oubliés, parmi les morts obscurs, si l'aède de Kôs, chantant des hymnes variés sur sa lyre aux nombreuses cordes, ne les eût illustrés parmi les hommes nés après eux, et n'eût célébré les rapides chevaux eux-mêmes qui leur avaient rapporté les couronnes conquises aux luttes sacrées. Et qui donc aurait jamais connu les chefs Lyciens, et les Priamides chevelus, et Cyknos blanc comme une femme, si les aèdes n'avaient chanté les guerres des anciens? Odysseus, qui erra cent vingt mois parmi tous les hommes, et qui descendit vivant dans l'Hadès après s'être échappé de l'antre du Cyclope meurtrier, n'aurait pas eu de gloire durable; Eumaios, le gardien des porcs, eût été oublié, et Philoitios, le pasteur de bœufs, et le magnanime Laertès lui-

même, si les chants de l'Ionien leur avaient manqué !

Les Muses donnent la vraie gloire aux hommes; mais la richesse des morts est consumée par les vivants. Il serait aussi vain de compter les flots que le vent pousse de la mer glauque vers la terre, ou de vouloir laver une brique noire dans une eau claire, que de toucher un avare ! Qu'il se réjouisse donc de sa destinée, et que sa richesse soit immense, et sans borne son désir de l'augmenter toujours ! Moi, je préfère à la multitude des mulets et des chevaux, l'amitié et l'estime des hommes.

Je cherche qui d'entre les mortels nous accueillera les Muses et moi, car les aèdes ne sauraient marcher sans les filles de Zeus qui inspirent les grandes choses. L'Ouranos n'est pas encore fatigué de rouler les mois et les années, et de nombreux chevaux emportent encore le char d'Hélios. Il se trouvera celui qui aura besoin de l'aède pour chanter ses actions égales à celles du grand Akhileus ou du terrible Aias dans la plaine du Simoïs, où est le tombeau du Phrygien Ilos. Déjà ont frémi les Phœniciens qui habitent la haute extrémité de la Lybie, du côté du soleil couchant. Déjà les Sy-

racusains portent au bras les boucliers d'osier et tiennent les lances par le milieu. Parmi eux, Hiérôn, semblable aux héros anciens, ceint l'épée et agite le crin de son casque.

O Zeus, père auguste! ô vénérable Athana! et toi, vierge Perséphona, qui possèdes avec ta mère la grande cité des Ephyraons, auprès du Lysiméléia! puisse une noire destinée repousser nos ennemis loin de cette île, à travers les flots sardes, afin qu'ils aillent raconter et à leurs enfants et à leurs femmes la mort de ceux qu'ils ont perdus! Que nos villes, saccagées et détruites, soient rendues à leurs premiers habitants; qu'ils labourent pour eux leurs champs florissants; que des milliers de brebis paissent dans la plaine aux gras pâturages; que des troupeaux de vaches, de retour vers les étables, fassent se hâter le voyageur nocturne, et que d'autres sillons s'ouvrent pour être ensemencés, au temps où la cigale chante sur le faîte et dans le feuillage des arbres, observant les pasteurs exposés à l'air; que les arakhnées tendent leurs toiles légères sur les armes, et que le nom même de la guerre soit oublié! Puissent les aèdes porter



la gloire d'Hiérôn par delà la mer scythique, jusqu'aux lieux où régna Sémiramis qui cimentait de larges murs avec de l'asphalte! Je suis un aède; mais les filles de Zeus en aiment beaucoup d'autres encore. Puissent-ils vouloir chanter la Sicilienne Aréthoisa et le belliqueux Hiérôn!

O divines filles d'Etéokléos, qui aimez Orkhoménos la Mynienne, antique haine de Thèbes, je resterai seul si nul ne m'appelle; mais j'irai avec mes Muses, si je suis convié, et jamais sans vous! Car, sans les Kharites, que resterait-il aux hommes? Que je sois toujours avec elles!

IDYLLE XVII

Eloge de Ptolémaios

Commencez par Zeus, Muses, et finissez par Zeus, quand nous chantons le premier des Immortels; mais il faut chanter Ptolémaios, le premier entre tous les hommes, continuer et finir par lui, car il l'emporte sur tous.

Des aèdes habiles ont célébré les belles actions des héros nés demi-Dieux; moi aussi, je suis éloquent, et je chanterai Ptolémaios; car les hymnes sont la récompense des Immortels eux-mêmes.

Quand un bûcheron monte sur le mont Ida couvert de forêts, il regarde de toutes parts les arbres sans nombre et ne sait par où commencer. Laquelle louerai-je d'abord des mille vertus dont les Dieux ont orné le meilleur des rois?

Quels étaient donc les ancêtres de ce Ptolémaios,

fils de Lagos, pour qu'il osât concevoir un dessein qu'aucun autre homme n'aurait pu réaliser. Le Père divin l'a honoré à l'égal des bienheureux Immortels et lui a construit une chambre d'or dans sa demeure céleste. Auprès de lui siége un ami, Alexandros, Dieu redouté des Perses aux mîtres peintes, et, en face, est assis sur un acier massif, Héraklès tueur de Centaures. Celui-ci partage les festins des autres Ouranides, joyeux de voir les petits-enfants de ses petits-enfants, que Zeus a garantis de la vieillesse, qui sont issus de lui et sont appelés Immortels, car le fort Héraklide est leur ancêtre à tous deux, et ils remontent à Héraklès. Aussi, quand ce dernier, rassasié de nektar parfumé, se rend à la chambre de l'épouse, il donne à l'un l'arc et le carquois, à l'autre la massue de fer couverte de nœuds, et, tous deux, portant ces armes, conduisent le mâle fils de Zeus jusqu'à la chambre ambroisienne d'Hébâ aux chevilles blanches.

D'un autre côté, combien l'illustre Bérénika, honneur de sa famille, était sage entre les femmes! A la vérité, la vénérable fille de Dionâ, qui com-

mande à Kypros, avait de ses mains délicates touché le sein parfumé de Bérénika. Aussi, jamais aucune femme ne fut aimée de son époux comme elle le fut de Ptolémaios, et elle l'aimait plus encore; et c'est pour cela que, certain de ses enfants, il leur confiait toute sa maison quand il se rendait au lit nuptial. La femme infidèle songe aux autres hommes, et ses enfants sont nombreux, mais ils ne ressemblent pas à leur père. Vénérable Aphrodita, la plus belle des Déesses, tu protégeais la belle Bérénika, et, grâce à toi, elle n'a point passé l'Akhéron plein de gémissements; mais tu l'as enlevée avant qu'elle abordât le noir et morne navire qui porte les morts, tu l'as placée en un temple et tu l'as admise à tes honneurs. Depuis, elle est propice à tous les mortels, elle inspire la tendresse, et elle rend légers les soucis de l'amant.

Argéia aux noirs sourcils, unie à Tydeus, tu enfantas l'homme de Kalydôn, Diomêdès le tueur de guerriers; Thétis au sein profond, unie à Péleus, enfanta Akhileus, habile à darder la lance; et l'illustre Bérénika, unie au belliqueux Ptolémaios,

t'a enfanté, belliqueux Ptolémaios! et Kôs, où tu es né, t'a nourri, quand tu venais de voir la première aurore. C'est là que la fille d'Antigona, accablée par les douleurs de l'enfantement, invoqua Ilithye, qui délie les ceintures; et celle-ci, propice à sa prière, lui versa l'oubli des douleurs, et l'enfant bien-aimé, semblable à son père, naquit; et Kôs, le voyant, poussa un cri de joie et dit, le touchant de ses mains caressantes : — Enfant, sois heureux! et puisses-tu m'honorer autant que le Phoibos Apollôn a honoré Délos à la ceinture azurée! Puisses-tu honorer de même la hauteur de Triops, et répandre tes faveurs sur les Doriens voisins, ainsi que le roi Apollôn aima Rhénéa.

Ainsi parla l'île, et un grand aigle poussa trois cris favorables sous les nuées; et c'était sans doute un signe de Zeus Khroniôn. Zeus prend souci des rois vénérables et de celui-là surtout qu'il a aimé dès sa naissance; aussi le bonheur l'accompagne-t-il toujours, et il commande à beaucoup de terres et de mers, et à mille contrées et à mille nations qui font croître les moissons à l'aide de Zeus pluvieux. Mais aucune terre n'est aussi féconde que l'Egypte

au sol bas, quand le Nil, en débordant, amollit les mottes de terre. Aucune ne possède autant de villes, ouvrages d'hommes industrieux : elle en a trois cents, trois mille, trois fois dix mille, trois fois trois et trois fois neuf, sur lesquelles règne le magnanime Ptolémaios.

Il possède une partie de la Phœnicie, de l'Arabie, de la Syrie, de la Lybie et des noirs Ethiopiens ; il commande à tous les Pamphyliens, et aux belliqueux Ciliciens, et aux Lyciens, et aux Kariens, amis de la guerre, et aux îles Cyclades, car il a d'excellents navires sur la mer. Et autour de lui se pressent des cavaliers sans nombre et d'innombrables porteurs de boucliers, vêtus d'airain éclatant. Il pourrait combler tous les rois de richesses, tant il en abonde de tous côtés dans sa riche demeure. Ses peuples travaillent en repos, car nul ennemi, après avoir passé le Nil, plein de monstres, n'a porté la guerre dans ses campagnes et n'est descendu, tout armé, des rapides navires, pour enlever les troupeaux égyptiens. Tel est l'homme qui règne sur ce vaste pays, le blond Ptolémaios, qui sait brandir la lance, qui conserve

l'héritage paternel, comme un bon roi, et l'augmente encore lui-même.

Cependant, l'or n'est pas inutilement amoncelé dans sa riche demeure, tel que les réserves des fourmis infatigables; mais les glorieux temples des Dieux en reçoivent une grande partie, car il leur fait des offrandes et des dons, et il le prodigue aussi aux rois magnanimes, à ses villes et à ses braves compagnons; et aucun homme ne chante harmonieusement dans les fêtes sacrées de Dionysos, auquel il ne fasse un présent digne de son art. C'est pourquoi les interprètes des Muses célèbrent les bienfaits de Ptolémaios. Or, qu'y a-t-il de plus désirable pour un riche que d'acquérir de la gloire parmi les hommes? La gloire est le seul bien qui reste aux Atréides de tous les trésors qu'ils avaient enlevés de la grande maison de Priamos, et qui sont retombés sans retour dans le néant. Ptolémaïos seul, parmi les anciens, et parmi ceux dont la poussière qu'ils ont foulée garde les traces récentes, a élevé des temples parfumés d'encens à sa mère bien-aimée et à son père, temples où leur ont été érigées des statues d'or et d'ivoire, comme

à des Dieux sauveurs vénérés de tous les hommes. Et il brûle en leur honneur, tous les mois, les cuisses grasses des bœufs sur les autels rougis de sang, lui et sa femme irréprochable, la meilleure de celles qui ont jamais pressé de leurs bras un jeune époux dans un palais, et qui aime sans réserve son frère et son mari; union semblable au mariage sacré des Immortels rois de l'Olympe, que Rhéa enfanta, et pour lequel la vierge Iris prépare de ses mains parfumées le lit où dorment Zeus et Héra.

Salut, roi Ptolémaios! Je te chanterai ainsi que les autres demi-Dieux, et cette épopée ne sera peut-être pas indigne d'être écoutée des siècles futurs, car Zeus te donnera la vertu.

IDYLLE XVIII

Epithalame d'Héléna.

Une fois, à Sparte, douze vierges Laconiennes de haute taille, les premières de la ville et la chevelure ornée d'hyacinthe en fleur, vinrent chez le blond Ménélaos et formèrent un chœur devant la chambre nouvellement peinte où le plus jeune des fils d'Atreus, qui venait d'épouser Héléna, avait enfermé la Tyndaride. Et toutes chantaient en chœur, marquant la mesure de leurs pieds entrelacés, et la maison retentissait de l'hymne hyménéen :

— O jeune époux, t'endors-tu sitôt ? As-tu quelque lourdeur aux genoux ? Aimes-tu le sommeil ? As-tu assez bu pour désirer ton lit ? Mais si tu avais hâte de dormir, il fallait laisser la jeune fille jouer avec ses compagnes jusqu'au matin, auprès

de sa mère; car, dès aujourd'hui, demain, cette année et toujours, elle est ton épouse, ô Ménélaos!

Heureux époux, quand tu vins à Sparte avec les autres chefs, quelque Dieu éternua sans doute pour que la destinée te fût favorable. Seul entre les demi-Dieux, tu auras pour beau-père Zeus Kronide. La fille de Zeus est entrée dans ton lit, elle que n'égale aucune des femmes qui marchent sur la terre akhéenne. Certes, il sera merveilleusement beau, l'enfant qui sera semblable à une telle mère!

Et nous, ses compagnes, quatre fois soixante vierges, frottées d'huile comme des hommes, nous courions avec elle sur les bords de l'Eurotas; mais pas une d'entre nous n'était sans défaut, comparée à Héléna.

Telle que la vénérable Aos montre, à son lever, son beau visage, après la dernière nuit de l'hiver, au premier jour du pur printemps, telle Héléna, éclatante comme l'or, se montrait au milieu de nous. Une riche moisson orne un champ fertile, le cyprès orne le jardin, le cheval thessalien orne

un char; telle Héléna, à la peau couleur de rose, orne Lacédémone.

Nulle n'enferme dans sa corbeille d'aussi beaux ouvrages; nulle ne détache du métier aux longs montants une toile plus fine et plus habilement tissée avec la navette. Certes, nulle, mieux qu'Héléna, dont les yeux contiennent tous les désirs, ne touche de la kythare et ne chante Artémis et Athana au large sein.

O belle, ô charmante jeune fille, te voilà épouse. Nous irons encore courir au matin sur l'herbe des prairies, cueillant des couronnes odorantes et nous souvenant de toi, Héléna, comme des agneaux non sevrés qui désirent la mamelle de leur mère. Nous tresserons pour toi une couronne de lotos terrestre, que nous suspendrons à un platane touffu. Sous ce platane, faisant pour toi une première libation, [nous répandrons de l'huile liquide d'une fiole d'argent, et nous écrirons sur l'écorce, afin que les passants puissent lire : — Honore-moi selon le rite dorien, je suis l'arbre d'Héléna!

Salut, ô Nymphe! Salut, ô jeune époux qui as

un divin beau-père! Que Latô, Latô, nourrice de la jeunesse, vous accorde une belle famille! Que Kypris, la divine Kypris, fasse que vous vous aimiez toujours! Que Zeus, Zeus Kronide, vous donne une impérissable richesse, afin qu'elle passe d'Eupatrides à Eupatrides!

Dormez, respirant la tendresse et le désir, sur le sein l'un de l'autre; mais n'oubliez pas de vous éveiller à l'aurore. Nous reviendrons au matin, dès que le premier chanteur aura chanté, en dressant son col aux belles plumes.

Sois heureux de ce mariage, ô Hymen, Hyménée!

IDYLLE XIX

Le Kériokleptè

Une méchante abeille piqua une fois Eros qui volait le rayon de miel d'une ruche; et elle le piqua au bout des doigts. Eros souffrit, et il souffla sur ses doigts, frappa du pied, sauta, et montrant à Aphrodita sa blessure, se plaignit que l'abeille, une si petite bête, fît de telles blessures. Et la mère rit : — N'es-tu pas semblable aux abeilles ? Tu es petit, mais quelles profondes blessures ne fais-tu pas ?

❦

IDYLLE XX

Le Bouvier

Eunéika s'est moquée de moi, quand j'ai voulu l'embrasser amoureusement; elle m'a insulté et m'a dit : — Va-t-en loin de moi! Tu veux me donner un baiser, malheureux, et tu es bouvier! Je ne sais pas embrasser des campagnards, et je ne touche que des lèvres de citadins. Même en songe, puisses-tu ne jamais baiser ma belle bouche! Quels regards! quel langage! quelles plaisanteries grossières! comme tu me nommes gracieusement! que tu as d'aimables paroles! que ta barbe est douce et que ta chevelure est belle! tes lèvres sont malades, tes mains sont noires, tu sens mauvais; va t-en, tu me souillerais.

Après avoir dit cela, elle cracha trois fois dans son sein, me regarda de travers et de la tête aux

pieds avec une moue de dédain; et fière de sa beauté, me jeta un éclat de rire moqueur et orgueilleux. Et, aussitôt, mon sang bouillonna, et je devins rouge de dépit, comme la rose sous la rosée. Puis elle partit, me laissant là; et j'ai le cœur plein de colère, parce que une mauvaise prostituée s'est moquée de moi qui suis beau.

Pasteurs, dites-moi la vérité : ne suis-je pas beau? Un dieu m'a-t-il tout à coup transformé? J'avais, ce me semble, quelque beauté qui fleurissait sur mes joues comme le lierre sur l'arbre. Mes cheveux descendaient de mes tempes, semblables à du persil, et mon front était blanc au-dessus de mes sourcils noirs. Mes yeux étincelaient comme ceux de la glauque Athana. Ma bouche n'était-elle pas comme du lait caillé, et ma voix aussi douce que le miel de la ruche? Il est agréable de m'entendre, lorsque je joue de la syrinx, ou de la flûte, ou du roseau, ou de la flûte oblique. Sur la montagne, toutes les femmes disent que je suis beau, et toutes consentent à m'embrasser; et cette citadine n'en a voulu rien faire, et elle s'en est allée sans m'écouter, parce que je suis bouvier! Mais

elle n'a donc pas appris que Kypris se passionna pour un bouvier, qu'elle fit paître les bœufs dans les montagnes de Phrygie, qu'elle embrassa Adônis et qu'elle le pleura dans les bois? Endymiôn n'était-il pas un bouvier? Cependant Séléna l'embrassa, bien que bouvier, et, descendue de l'Olympôs, elle vint dormir avec lui dans la forêt de Latmos. Et toi, Rhéa, tu pleures un bouvier! Et toi aussi, ô fils de Kronos, tu poursuivis, changé en oiseau, un enfant qui paissait les bœufs!

Seule, Eunéika n'aura point embrassé de bouvier, plus puissante que Kybéla et que Séléna! Eh bien! ô Kypris, puisses-tu ne plus embrasser d'Arès ni à la ville, ni sur la montagne, et dormir seule toutes les nuits!

IDYLLE XXI

Les Pêcheurs. — Asphaliôn et Olpis

La pauvreté, Diophantès, excite aux arts et au travail, car les inquiétudes pénibles empêchent les travailleurs de dormir. Si le sommeil les effleure pendant quelque temps, des soucis inattendus les éveillent bientôt.

Deux vieux pêcheurs étaient couchés côte à côte, sous un toit de joncs entrelacés, sur de l'algue sèche, auprès d'un mur de feuillage. Autour d'eux étaient répandus les instruments de leurs fatigues : les petits paniers, les roseaux, les hameçons, les appâts recouverts de fucus, les lignes, les nasses, des labyrinthes de jonc, des cordes, deux avirons et une vieille barque sur ses supports. Sous leur tête, une pauvre natte, des vêtements et des bonnets. Voilà tout ce qu'ils avaient. Le

seuil n'avait ni porte ni chien ; ce qui était superflu, car leur pauvreté les gardait. Pas de voisins : la mer murmurait de tous côtés contre la petite cabane.

Le char de Séléna n'était pas encore au milieu de sa course, quand la pensée du travail troubla le sommeil des pêcheurs. Ils s'éveillèrent, et ils parlèrent ainsi, au gré de leurs pensées :

ASPHALION

Ils mentent, ami, ceux qui disent que les nuits diminuent en été, lorsque Zeus prolonge les jours. J'ai fait mille songes, et l'aube n'est pas encore levée. Me suis-je trompé ? D'où cela vient-il ? Les nuits sont certainement longues.

OLPIS

Asphaliôn, n'accuse pas l'heureux été. La durée du temps est toujours la même ; mais l'inquiétude a troublé ton sommeil et t'a rendu la nuit plus longue.

ASPHALION

Sais-tu expliquer les songes ? J'en ai eu d'heureux, et je ne veux pas que tu en sois privé. Partage-les avec moi comme les travaux de la pêche,

car tu es très-intelligent, et le meilleur interprète des songes est celui que l'intelligence dirige. D'ailleurs, nous avons du loisir. Qu'avons-nous de mieux à faire, couchés sur des feuilles auprès de la mer, et ne dormant pas? L'âne est dans les ronces, la lampe au Prytanée, et celle-ci, dit-on, ne manque jamais d'huile.

OLPIS

Enfin, dis et explique à ton compagnon le rêve que tu as eu cette nuit.

ASPHALION

Je m'étais endormi tard, fatigué par la mer, et je n'avais pas beaucoup mangé, car nous avons soupé de bonne heure, et fort peu, si tu te le rappelles. Or, je me voyais assis sur un rocher, d'où je guettais les poissons en agitant l'amorce au bout de la ligne. Un des plus gras y mordit. Les chiens rêvent pain; moi, je rêve poisson. — Il s'était donc pris à l'hameçon, et son sang coulait, et son poids ployait le roseau. Etendant les mains, je me courbais en m'efforçant, et je doutais que je pusse

prendre un tel poisson avec un hameçon aussi faible. Je tirai à moi pour raviver sa blessure, puis je laissai aller et je tendis de nouveau la ligne. Enfin, je réussis, et j'amenai un poisson d'or, tout en or. Je craignis d'abord que ce fût un poisson aimé de Poseidaôn, quelque joyau de la glauque Amphitrite. Cependant, je le détachai de l'hameçon, de peur que celui-ci n'enlevât un peu de l'or; et, me rassurant peu à peu, je le déposai sur la terre. Puis, je jurai de ne plus mettre le pied en mer, de rester à terre et d'y vivre richement. Allons, camarade, tends ton esprit, car je suis épouvanté de mon serment.

OLPIS

N'aie pas peur; tu n'as rien juré, car tu n'as pas trouvé de poisson d'or, et tous les rêves sont autant de mensonges. Si, bien éveillé, tu cherches ici ce que t'ont promis tes rêves, que ce soient de vrais poissons de chair, de peur de mourir de faim avec tes songes d'or.

Φ

IDYLLE XXII

Les Dioskures.

Je chante un hymne aux deux fils de Léda et de Zeus à l'égide, Kastôr et Polydeukès, redoutable au pugilat, les mains enveloppées de lanières de peau de bœuf. Je chante deux ou trois fois un hymne aux deux frères Lacédémoniens, enfants de la vierge Thestiade, aux sauveurs des hommes près de succomber, aux conducteurs des chevaux effarés dans la mêlée sanglante et des navires qui, n'ayant pas tenu compte du cours des astres, sont devenus la proie des vents furieux. Voici que les hautes lames les heurtent impétueusement à la poupe, à la proue, de tous côtés, les ont précipités dans le creux des houles et ont entr'ouvert leurs flancs. Voiles et manœuvres pendent avec les mâts; tout est brisé; la pluie tombe à torrents du

ciel noir, et la vaste mer retentit de tous les bruits de la tempête et de la grêle incessante. C'est alors que vous retirez de l'abîme les navires et les marins qui croyaient mourir. Le vent et la mer s'apaisent, les nuées se dispersent et les Ourses étincellent, et le Cancer obscur, entre les deux Anes, présage une navigation désormais paisible.

O vous, secourables aux hommes, ô vous, compagnons cavaliers, kitharistes, athlètes, aèdes! commencerai-je par Kastôr ou par Polydeukès? Je vous chanterai tous deux, et Polydeukès d'abord.

Argo, échappé aux rochers mobiles qui s'amassent et à la dangereuse embouchure du neigeux Pont-Euxin, aborda chez les Bébryces, portant la race bien-aimée des Dieux. Là, ils sortirent en foule du navire de Iasôn, par l'échelle suspendue des deux côtés; et, sur une côte à l'abri du vent, au fond d'une baie, ils préparaient des lits ou remuaient le bois nécessaire pour allumer du feu. Et l'excellent cavalier Kastôr et Polydeukès au regard terrible, allaient tous deux seuls, écartés de leurs compagnons, et, du faîte d'une colline, contemplaient une sauvage forêt plantée d'une multitude

d'arbres divers. Ils trouvèrent au pied d'un rocher droit une abondante source d'eau limpide. Les cailloux brillaient dans le fond comme du cristal et de l'argent. Auprès croissaient de hauts pins, des peupliers, des platanes, des cyprès feuillus et des fleurs odoriférantes, chères aux abeilles velues qui, vers la fin du printemps, se multiplient dans les prairies.

Là vivait en plein air un homme orgueilleux de sa vigueur, effrayant à voir, meurtri aux oreilles par les cestes durs. Sa poitrine monstrueuse et son dos large développaient leurs chairs de fer. C'était un colosse forgé au marteau. Sur ses bras solides on voyait les muscles saillir au-dessous de l'épaule comme des rochers arrondis par le cours d'un torrent plein de tourbillons. Sur le cou et le dos pendait une peau de lion attachée par les pieds. Polydeukès, l'athlète vainqueur, lui parla le premier.

POLYDEUKÈS

Sois heureux, étranger, qui que tu sois. A quels hommes appartient ce pays ?

AMYKOS

Pourquoi serais-je heureux quand je vois des hommes qui me sont inconnus?

POLYDEUKÈS

N'aie point peur : ceux que tu vois ne sont ni injustes ni fils de pères injustes.

AMYKOS

Je n'ai point peur, et ce n'est pas à toi de me donner cet avis.

POLYDEUKÈS

Tu es farouche, irritable et défiant.

AMYKOS

Je suis ainsi. Du moins je ne vais pas fouler le sol qui t'appartient.

POLYDEUKÈS

Puisses-tu le faire! Tu reviendrais chez toi comblé de dons hospitaliers.

AMYKOS

Je n'ai que faire de ton hospitalité, et tu ne recevras rien de moi.

POLYDEUKÈS

Insensé ! ainsi tu ne nous accorderais même pas de boire de cette eau ?

AMYKOS

Tu le sauras quand la soif desséchera tes lèvres.

POLYDEUKÈS

L'argent ou tout autre prix nous le fera-t-il obtenir de toi ?

AMYKOS

Lève les mains pour un combat contre un seul homme.

POLYDEUKÈS

Faudra-t-il combattre du poing seul, ou frapper les jambes du pied, en luttant face à face ?

AMYKOS

Au seul pugilat, et fais de ton mieux.

POLYDEUKÈS

Et contre qui dois-je lutter de mes mains et de mes cestes ?

AMYKOS

Le voici, et tu ne combattras pas une femme.

POLYDEUKÈS

Et le prix de notre combat?

AMYKOS

Vaincu, je t'appartiendrai; et tu seras à moi si je suis le plus fort.

POLYDEUKÈS

Ce sera un combat d'oiseaux à crête rouge.

AMYKOS

Combat de coqs ou de lions, tel en sera le prix.

Amykos parla ainsi, et il souffla dans une conque creuse. A ce son, les Bébryces chevelus se réunirent sous les platanes ombreux. De son côté, Kastôr, l'excellent guerrier, appela tous les héros du navire magnésien, et les deux athlètes, après avoir enveloppé leurs poings de longues lanières de peau de bœuf, s'avancèrent l'un contre l'autre, respirant le meurtre.

Là, ils firent de grands efforts à qui tournerait

le dos à la lumière du soleil; mais, ô Polydeukès, tu fus plus habile que l'homme géant, et les rayons frappèrent la face d'Amykos. Le cœur plein de colère, celui-ci se précipita, cherchant à frapper, mais le Tyndaride le prévint et l'atteignit au bas du menton. Amykos, plus furieux encore, redoubla, la tête penchée sur le sol. Et les Bébryces poussaient des clameurs, et les héros encourageaient le vigoureux Polydeukès, craignant qu'en ce lieu étroit l'homme semblable à Tityos l'accablât de son poids. Mais le fils de Zeus, frappant tour à tour des deux mains, refréna l'impétuosité du fils de Poseidaôn, bien que sa taille fût colossale. Et ce dernier s'arrêta, comme ivre de douleur et vomissant un sang rouge, et les chefs firent des cris de joie en voyant les meurtrissures affreuses de la bouche et des joues. Et ses yeux et sa face étaient gonflés. Alors, le roi Polydeukès le trompa en agitant çà et là ses poings sans frapper, et, quand il le vit troublé, il le frappa au-dessus du nez, entre les sourcils, et lui arracha la peau du front jusqu'à l'os. Amykos, ainsi atteint, tomba, le dos sur les herbes vertes. S'étant aussitôt relevé,

le combat devint plus acharné. Ils se meurtrissaient l'un l'autre des coups des cestes solides; mais le roi des Bébryces n'atteignit que la poitrine, tandis que l'invincible Polydeukès lui couvrit la face de plaies horribles. Ses chairs se fondaient en sueurs, et il faiblissait malgré sa haute taille. Le Tyndaride, au contraire, supérieur à la fatigue, grandissait et s'animait d'une plus vive couleur.

Comment le fils de Zeus dompta-t-il enfin l'homme barbare? Parle, Déesse, car tu le sais, et moi, ton interprète, je ne dis que ce que tu veux, et comme tu le veux.

Or, Amykos, pour en finir, saisit de la gauche le bras gauche de Polydeukès, et, se courbant de côté il lança son vaste poing droit; mais Polydeukès se baissa, et, redressant la tête, le frappa sur la tempe gauche de sa robuste main qui retomba sur l'épaule, et un sang noir jaillit de la tempe enfoncée. De l'autre main, il lui fracassa les dents serrées de rage, et toujours, et d'un mouvement plus rapide, il lui écrasait entièrement la face. Or, Amykos, renversé sur la terre, renonça au combat, et près de mourir, il étendait ses mains suppliantes.

Mais tu ne l'achevas pas, ô Polydeukès, habile au ceste, bien que vainqueur; et il te jura par un grand serment, attestant son père Poseidaôn du fond de la mer, de ne plus être désormais et volontairement dur aux étrangers.

Donc, je t'ai chanté un hymne, ô roi! Maintenant, je te chanterai, Kastôr Tyndaride, rapide cavalier, habile à brandir la lance et couvert d'airain!

Les deux fils de Zeus entraînaient les deux filles de Leukippos, qu'ils avaient enlevées; mais leurs fiancés, les deux fils d'Apharéos, Lynkeus et le robuste Idas, les poursuivaient ardemment. Parvenus au tombeau d'Apharéos, tous quatre sautèrent des chars, alourdis par le poids des lances et des boucliers concaves. Alors, Lynkeus dit d'une voix haute, du fond de son casque :

— Insensés! pourquoi ce combat? pourquoi, les épées nues aux mains, faites-vous injure aux fiancées d'autrui? Leukippos nous a depuis longtemps fiancés à ses filles que voilà, et nos serments sont prononcés; mais vous, au mépris de cette alliance jurée, vous avez, avec des bœufs et des

mulets dérobés à d'autres, changé la volonté de cet homme; vos présents nous ont volé nos fiancées. Bien que je parle peu, que de fois ne vous ai-je point dit à tous deux : Amis! il ne convient pas d'épouser des femmes déjà fiancées. Certes, Sparte est grande, et l'Elide nourrice de chevaux, et les villes Akhéennes sont grandes, et Messène et Argos et toute la côte de Sisyphis. Là, mille et mille jeunes filles, intelligentes et belles, sont élevées par leurs parents, et il vous serait facile d'épouser celles que vous choisiriez, car les pères recherchent de nobles fiancés, et vous êtes illustres entre les héros, illustres par votre père et non moins par votre mère. Amis! laissez donc nos mariages s'accomplir, et nous vous aiderons à en faire d'autres vous-mêmes.

Que de fois je vous ai parlé ainsi! mais le vent a emporté mes paroles dans la mer, et je ne vous ai pas touchés, car vous êtes implacables et durs. Encore une fois, laissez-vous persuader : nos pères étaient frères! Cependant, si vous voulez combattre et laver les lances dans le sang, que le robuste Polydeukès et Idas s'abstiennent de la

lutte, et que nous combattions seuls, Kastôr et moi, car nous sommes les plus jeunes. Ne laissons pas à nos parents une douleur sans remède. C'est assez d'un seul cadavre par maison. Les survivants réjouiront leurs amis ; ils seront fiancés au lieu d'être morts, et ils épouseront ces jeunes filles. Il est mieux de décider cette grande querelle par le moindre malheur.

Il parla, et un Dieu voulut que ses paroles s'accomplissent. Les deux aînés posèrent leurs armes à terre, et Lynkeus s'avança, effleurant le bouclier de la forte lance qu'il brandissait ; et Kastôr brandissait aussi la sienne, et la crinière de leurs casques s'agitait. Ils cherchèrent d'abord à atteindre de leurs lances quelque partie découverte du corps, mais les pointes s'émoussèrent en s'enfonçant dans les boucliers de saule, sans blesser aucun des combattants. Ils tirèrent donc l'épée de la gaîne, afin de se donner mutuellement la mort, et la lutte continua. Kastôr frappait de coups précipités le bouclier large et le casque à la chevelure de crins, et Lynkeus aux yeux perçants frappait aussi le bouclier ennemi ; mais il n'atteignit que l'aigrette pourprée

du casque, et, comme il portait un coup de l'épée aigue vers le genou gauche de Kastôr, celui-ci rejeta la jambe en arrière et coupa la main, qui laissa tomber l'épée. Aussitôt Lynkeus s'enfuit vers le tombeau de son père, où s'était couché le robuste Idas pour regarder le combat des deux parents. Mais le Tyndaride, levant sa large épée, la lui enfonça dans le côté, jusqu'au nombril, et l'airain perça les entrailles; et Lynkeus étant tombé à la renverse, un pesant sommeil s'abattit sur ses paupières.

Laokoôsa ne vit pas non plus son autre fils se marier heureusement dans les demeures paternelles, car le Messénien Idas, ayant arraché une colonne du tombeau d'Aphareós, allait en écraser le meurtrier de son frère, quand Zeus lui fit tomber le marbre des mains, en le consumant d'une foudre enflammée. Il faut craindre de combattre les Tyndarides, puissants eux-mêmes, et nés d'un père puissant.

Salut, enfants de Léda! Puissiez-vous toujours illustrer mes hymnes! Les aèdes sont chers aux Tyndarides, à Héléna et à tous les autres héros qui

détruisirent Ilion. L'aède de Kiôs vous a glorifiés, ô rois, en chantant la ville de Priamos, et les nefs akhéennes et les combats iliadiens, et Akhilleus, cette muraille de guerre! A mon tour, je vous apporte ces louanges que les Muses harmonieuses m'inspirent et que je répète selon mes forces, car les chants sont les plus beaux dons à faire aux Dieux.

IDYLLE XXIII

L'Amant ou l'Insensible.

Un homme très-amoureux aimait un éphèbe farouche, charmant à voir, mais d'un caractère dur, car il haïssait celui qui l'aimait, et il le dédaignait. Il ne connaissait pas Eros; il ne savait pas quel Dieu c'était, ni de quel arc dompteur il lance sur les jeunes hommes des flèches amères. Toujours inexorable en paroles et en actions, il n'apaisait le feu qu'il avait allumé ni par un sourire de ses lèvres, ni par l'éclat d'un regard, ni par la rougeur de ses joues, ni par une parole, ni par un baiser qui allége le poids de l'amour. Comme la bête des forêts évite les chasseurs, de même il agissait en face de celui-là; et quand il le rencontrait, ses lèvres étaient contractées, ses regards terribles, et la pâleur de la colère couvrait son visage.

Mais il n'en était pas moins beau, et sa colère excitait le désir de l'amant. Enfin, ce dernier ne put supporter cette grande ardeur de Kythéréia, et, venu devant cette demeure inexorable dont il baisa le seuil, il pleura et parla ainsi :

— Enfant farouche et dur, nourrisson d'une lionne féroce, enfant fait de marbre et indigne d'amour, je viens t'offrir mon dernier présent, ce lacet! Je ne veux plus, enfant, te déplaire et t'irriter; je vais où tu me condamnes à me rendre, là où est le Léthé, ce remède commun des maux de ceux qui aiment. Mais, dussé-je le boire tout entier, je n'éteindrais pas encore mon désir. Je ne viens à ta porte que pour te dire adieu.

Je connais l'avenir : la rose est belle, mais le temps la flétrit; la violette printanière est belle, mais elle passe vite; le lys est blanc, mais il se fane quand il est tombé; la neige est blanche, mais elle fond après la gelée. La beauté de l'enfance est belle aussi, mais elle dure peu; et l'heure viendra où, toi aussi, tu aimeras, et où, le cœur consumé, tu pleureras des pleurs amers.

Enfant, fais du moins, une fois, la dernière!

une chose qui me soit douce. Quand tu sortiras et que tu me verras, malheureux, pendu à ta porte, ne passe point avec dédain : arrête, pleure une seule larme, détache-moi de la corde, enveloppe-moi de tes propres vêtements, et, qu'étant mort, je reçoive un dernier baiser de toi! N'aie point peur : tu ne me feras point revivre en m'embrassant. Creuse-moi un tombeau où s'ensevelira mon amour; et, en partant, appelle et dis trois fois : — Repose, ami! — ou, si tu le veux, ajoute : — J'ai perdu celui qui m'aimait! — Ecris ces mots, que j'inscris sur ton mur : — Eros a tué celui qui est là. Voyageur, arrête et dis : Il avait un ami cruel.

Ayant ainsi parlé, il apporta une pierre qu'il appuya du seuil contre le mur. Au-dessus, il attacha une corde mince, mit son cou dans le nœud coulant, et, repoussant la pierre du pied, il resta pendu et mort. L'éphèbe ouvrit sa porte et vit le mort pendu à son seuil, et son âme ne fut point brisée, et il ne pleura point ce malheur récent, et ses vêtements d'éphèbe furent souillés en touchant le cadavre. Il allait prendre part aux luttes des

gymnastes. Mais il cherchait d'abord les bains qu'il aimait; et, s'étant approché du Dieu qu'il avait outragé, il sauta dans l'eau, du socle de pierre. Et voici que la statue le suivit et tua le méchant éphèbe. L'eau fut ensanglantée, et la voix de l'enfant surnagea :

— Salut, vous qui aimez! Celui qui ne savait que haïr est mort! Aimez qui vous aime, car le Dieu punit avec justice.

IDYLLE XXIV

Héraklès enfant.

Un jour Alkména la Midéenne plaça Héraklès, âgé de dix mois, et Iphiklès, plus jeune d'une nuit, après les avoir lavés et gorgés de lait, dans un bouclier d'airain, arme précieuse dont Amphytriôn avait dépouillé Ptérélaos vaincu; et, leur ayant caressé la tête, elle dit : — Dormez, mes petits, d'un doux sommeil suivi du réveil; dormez, mes âmes, frères et pleins de santé; endormez-vous heureusement et atteignez heureusement l'aurore.

Ayant parlé ainsi, elle fit osciller le grand bouclier, et le sommeil les prit. Mais, vers le milieu de la nuit, à l'heure où l'Ourse s'incline à l'occident en regardant Orion, et où celui-ci fait surgir sa grande épaule, Héra, pleine d'artifices, envoya deux monstres, deux dragons horribles, aux replis

bleuâtres, vers les portes ouvertes de la chambre, avec l'ordre, accompagné de menaces, de dévorer le petit enfant Héraklès. Et ceux-ci rampaient, en se déroulant, altérés de sang, les yeux ardents et la gueule pleine d'une bave empoisonnée. Mais lorsqu'ils furent arrivés auprès des enfants, en dardant leurs langues, Zeus, qui voit toutes choses, répandit une lumière dans la chambre, et les fils d'Alkména s'éveillèrent. Iphiklès, apercevant les affreuses bêtes au bord du bouclier concave et leurs dents découvertes, cria aussitôt, et, repoussant des pieds la chaude couverture, se leva pour fuir; mais Héraklès, faisant face aux dragons, les saisit de ses mains, qu'il riva autour de leurs gorges gonflées de poisons horribles même aux Dieux. Et ils s'enroulaient en spirale autour de l'enfant né tardivement, qui tétait encore et n'avait jamais pleuré, et ils se déroulaient, épuisés de n'avoir pu se dégager.

Mais Alkména entendit crier et s'éveilla : — Debout, Amphitryôn, car j'ai peur; debout, et ne prends pas tes sandales. N'entends-tu pas crier le plus jeune des enfants? Ne vois-tu pas que, bien

qu'il fasse encore nuit, les murs brillent d'une autre clarté que celle de l'aurore? Il y a quelque chose d'inaccoutumé dans la maison, ô le plus cher des hommes!

Elle parla ainsi, et il la crut; et, sortant du lit, il s'élança, voulant saisir l'épée habilement ciselée toujours suspendue à une poutre au-dessus du lit de bois de cèdre. Or, comme il étendait une main vers le baudrier au brillant tissu, et soulevait de l'autre la grande gaîne faite en bois de lotos, la vaste chambre retomba dans l'obscurité. Alors, il appela à grands cris les serviteurs arrachés à leur lourd sommeil : — Apportez promptement de la lumière, mes serviteurs! Prenez du feu au foyer et tirez les barres solides des portes! Debout, courageux serviteurs! C'est moi qui vous appelle!

Et les serviteurs étant accourus à la hâte avec des lampes allumées, la chambre en fut remplie. Et quand ils virent Hèraklès, encore à la mamelle, qui étreignait les deux bêtes de ses petites mains, ils jetèrent des cris d'admiration. Et lui, présentant les reptiles à son père Amphitryôn, sautait dans sa joie d'enfant, et déposa en riant, aux

pieds de son père, les monstres effrayants saisis par la mort.

Alkména prit alors sur son sein Iphiklès, pâle et tremblant; et Amphitryôn, ayant couvert Hèraklès d'une peau d'agneau, retourna vers son lit et s'endormit.

Les oiseaux chantaient pour la troisième fois à la première heure du matin. Alkména fit appeler l'infaillible divinateur Téirésias; et, lui ayant raconté ce prodige, lui ordonna de révéler ce qu'il présageait : — Que le respect ne te pousse pas à me rien cacher. Si les Dieux nous sont contraires, je n'ai pas à t'apprendre, divinateur Euéréide, que l'homme ne peut éviter la destinée filée par la Moire sur son fuseau.

La reine parla ainsi, et il lui répondit : — Rassure-toi, mère d'une noble race, et qui descends de Perséios; rassure-toi, et ne livre ton âme qu'aux meilleurs pressentiments. Oui! par la douce lumière que mes yeux ont depuis longtemps perdue, un grand nombre d'Akhéennes, étirant le fil souple de leur main appuyée sur le genou, chanteront Alkména, vers le soir, et tu seras vénérée par elles.

Et cet homme, ton fils, héros large de poitrine, plus fort que toutes les bêtes féroces et que tous les hommes, montera dans l'Ouranos qui soutient les astres. Il lui sera donné d'accomplir douze travaux, et d'habiter ensuite les demeures de Zeus, laissant sa cendre mortelle au bûcher trakhinien.

Et ces mêmes Immortels le nommeront leur gendre, qui ont envoyé ces monstres, sortis des cavernes, pour le dévorer dans son enfance. Et le jour viendra où le loup qui grince des dents épargnera le faon au gîte. Mais, ô femme, aie du feu prêt sous la cendre, fais préparer du bois sec de genêt épineux, de paliure, de ronce ou de chardon que le vent secoue. Brûle ces deux dragons sur ces branches sauvages, au milieu de la nuit, à l'heure où ils ont voulu dévorer ton enfant; et, dès l'aube, qu'une de tes servantes, ayant ramassé leurs cendres, les porte sur le fleuve, au delà des frontières, et les disperse sur les roches élevées. Puis qu'elle revienne sans se retourner. Mais d'abord, purifiez la maison par le feu et le soufre; arrosez-la d'eau pure et salée, selon le rite, et sacrifiez au très-haut Zeus un porc mâle. Ainsi

puissiez-vous toujours l'emporter sur vos ennemis!

Teirésias, ayant parlé, repoussa le siége orné d'ivoire et s'en alla, bien qu'appesanti par un grand nombre d'années.

Or, Hèraklès continuait d'être nourri par sa mère, et grandissait, tel qu'une jeune plante dans un verger, et on le disait fils de l'argien Amphitryôn. Le vieux Linos, fils d'Apollôn, gardien vigilant, lui enseigna les lettres; Eurytos, qui avait hérité de ses pères de vastes champs, lui enseigna à tendre l'arc et à bien tirer les flèches, et Eumolpos Philamonide l'instruisit dans le chant et assouplit ses doigts sur la lyre au bois de buis. La façon dont les hommes d'Argos aux souples reins se renversent en entrelaçant leurs jambes, et l'art des pugiles armés des cestes, et les ruses des lutteurs du pankrace, penchés vers la terre, tout cela lui fut enseigné par le fils d'Hermès, Harpalykos de Phanotéia, que nul n'aurait attendu d'un pied ferme, rien qu'à le voir, tant son sourcil était terrible. Amphitryôn lui-même, plein de bienveillance, enseigna à son enfant l'art de guider les chevaux liés au char, et de tourner la borne sans la heurter du moyeu, car il

avait bien des fois remporté le prix des courses dans Argos, nourrice de chevaux, et les chars qu'il montait voyaient leurs courroies s'user de vieillesse avant d'avoir été rompues. Attaquer l'ennemi la lance en avant, le bouclier au dos, supporter les coups de l'épée, ranger une phalange, prévoir les embuscades durant une incursion et diriger des cavaliers, il l'apprit de Kastôr Hippalide, qui avait été exilé d'Argos quand Tydeus eut envahi son héritage et ses vignobles, parce que celui-ci avait reçu d'Adrastos Argos féconde en chevaux. Et nul, parmi les demi-Dieux, n'avait égalé Kastôr avant que la vieillesse l'eût atteint.

C'est ainsi qu'une mère bien-aimée élevait Héraklès. L'enfant couchait auprès de son père, sur une peau de lion qui était sa couche favorite. Il mangeait à son repas des viandes rôties, et, dans une corbeille, un grand pain dorique, de taille à rassasier sans peine un manœuvre; mais chaque jour il prenait aussi des choses crues et légères, et son vêtement grossier ne lui descendait pas à mi-jambe.

φ

IDYLLE XXV

Hèraklès tueur de lions ou la Richesse d'Augeias

. . . .

Et le vieux laboureur, gardien des plantations, interrompant l'ouvrage qu'il faisait, lui dit :

— Je répondrai volontiers, étranger, à toutes tes demandes, car je redoute la colère terrible d'Hermès, dieu des chemins, le plus irritable des Ouraniens pour qui refuse de venir en aide au voyageur inquiet de sa route. Ainsi, les troupeaux du roi, du prudent Augeias, ne paissent pas tous en un même pâturage ni en une même contrée. Les uns paissent sur les deux rives de l'Elisos; les autres, près du cours sacré du divin Alphéios; d'autres, du côté de Bouprasiôn; et d'autres enfin ici. Ces troupeaux ont des étables séparées pour chacun d'eux. Les bœufs, bien qu'innombrables,

trouvent toujours de verts pâturages ici, auprès du marais du Pénéos. Les prés humides et les vallées basses produisent d'abondantes herbes douces qui donnent beaucoup de vigueur aux vaches cornues. Voici leur étable, là-bas, à ta droite, ô étranger, au-delà du fleuve, où croissent ces nombreux platanes, auprès de cet olivier sauvage consacré au Dieu très-parfait, Apollôn, qui protége les pasteurs. Et plus loin, ces longues étables sont nos demeures, à nous, campagnards, qui cultivons les immenses richesses du roi, et qui ensemençons ses champs labourés trois ou quatre fois. Et les laborieux terrassiers en connaissent les limites, et, vers la fin de l'été, ils arrivent aux pressoirs. Certes, le prudent Augeias possède cette plaine entière, et ces sillons où germe le blé et ces vergers boisés, jusqu'à ces hauteurs d'où coulent de nombreuses sources; et nous cultivons ce domaine durant tout le jour, comme il convient à des serviteurs que leur travail attache aux champs.

Mais parlons de ce qui te touche de plus près. Qu'es-tu venu chercher ici? Est-ce Augeias ou quelqu'un de ses serviteurs? Je veux et je puis te

renseigner exactement, car je nie que tu sois d'une vile condition, ou que tu sois pareil à ceux qui en sont issus, tant ton aspect a de grandeur. Certes, les fils des Immortels apparaissent ainsi parmi les hommes.

Et le fils héroïque de Zeus lui répondit :

— Oui, vieillard, je voudrais voir Augeias, le chef des Epéens ; c'est ce désir qui m'amène. Mais s'il est à la ville, au milieu de ses concitoyens, et jugeant son peuple, indique-moi, vieillard, le premier d'entre ses serviteurs que je puisse interroger et qui me réponde, car les Dieux ont voulu que les hommes eussent besoin les uns des autres.

Et l'excellent laboureur, le vieillard lui répondit :

— C'est par l'inspiration d'un Immortel que tu es venu, étranger, car ton désir peut être exaucé à l'heure même. Augeias, le fils bien-aimé d'Hélios est ici, avec son fils, le brave et illustre Phyleus. Hier, il est revenu de la ville afin de visiter pendant plusieurs jours les innombrables productions de ses champs, car peut-être les rois pensent-ils aussi, dans leur cœur, que leur présence fait la plus grande sécurité de leur maison. Mais allons,

et je te guiderai vers celle de nos étables où nous rencontrerons le roi.

En disant cela, il le précéda, et, voyant cette peau de bête fauve et cette épaisse massue, il se demandait d'où venait cet étranger, et il désirait l'interroger; mais, dans la crainte de parler mal à propos et de retarder son hôte, il arrêtait les paroles sur ses lèvres. Or, on ne peut deviner la pensée d'un autre homme.

Les chiens, avertis de leur approche par l'odeur et par le bruit des pas, aboyaient avec fureur et se jetaient sur Héraklès Amphitryônade, tandis que, d'un autre côté, il jappaient doucement et caressaient le vieillard; et celui-ci les repoussait avec des pierres, et, les menaçant à haute voix, les forçait de se taire, bien qu'il se réjouît dans son cœur de leur vigilance à garder l'étable pendant son absence, et il parla ainsi : — O Dieu! quelle intelligence les Immortels ont donnée à cet animal compagnon de l'homme! Aucun autre ne pourrait l'égaler, s'il savait distinguer ceux contre qui il faut s'irriter, de ceux qu'il faut respecter; mais, il est aveuglément irritable et furieux.

Il parlait ainsi, et ils gagnaient rapidement l'étable.

. . . .

Hélios tournait ses chevaux vers l'ombre, amenant la fin du jour, et les grasses brebis revenaient des prés vers les enclos et les bergeries; puis les vaches innombrables suivaient, à la file, pareilles aux nuées pluvieuses pourchassées à travers le ciel par le souffle violent du Notos ou du vent de Thrace, amoncelées les unes sur les autres, tant la force du vent les presse et les amasse. Telle se multipliait la foule des vaches. Elles emplissaient la plaine et les sentiers, et la riche campagne était pleine d'un seul mugissement; et bientôt les vaches aux pieds ronds et les brebis furent parquées dans les enclos. Alors, bien que les serviteurs fussent nombreux, aucun ne manquait d'ouvrage. L'un entravait le pied des vaches, afin de les traire; l'autre mettait sous les mères les petits altérés de lait tiède; un autre tenait le vase à traire; un autre caillait le lait en fromage, et un autre séparait les taureaux des femelles. Augeias parcourait toutes ses étables et visitait les troupeaux que lui ramenaient ses

pasteurs. Et son fils et le fort Héraklès aux graves pensées l'accompagnaient. Bien qu'il eût dans la poitrine un cœur inébranlable que rien ne pouvait émouvoir, l'Amphitryônade était en grande admiration devant cette immense multitude de bœufs. En effet, personne n'aurait jamais dit ni pensé que tant de bétail pût appartenir à un seul homme, ni même à dix, fussent-ils les plus riches d'entre les rois. C'est qu'Hélios avait fait à son fils ce don précieux d'être, entre tous les hommes, le plus riche en troupeaux, et il en augmentait sans cesse le nombre, car son bétail ne souffrait d'aucune de ces maladies qui rendent inutiles les soins des pasteurs; de sorte que ses vaches se multipliaient et s'amélioraient d'année en année, produisant beaucoup de petits mâles et de petites femelles.

Puis venaient trois cents taureaux aux cuisses blanches, aux cornes recourbées, puis deux cents autres au poil rouge, et déjà désireux des génisses. Puis enfin, douze consacrés à Hélios, blancs comme des cygnes et supérieurs à tous. Ils paissaient d'habitude à l'écart, fiers de leur beauté, là où l'herbe était plus épaisse. Et quand les bêtes

féroces s'élançaient de la forêt sombre dans la plaine, afin d'assaillir les vaches, ils couraient les premiers au combat, attirés par l'odeur des fauves, et, les yeux fixes, ils mugissaient, annonçant une mêlée terrible. Et le plus irritable, le plus vigoureux et le plus fier d'entre eux était le grand Phaéthon que les pasteurs disaient semblable à un astre, parce qu'il resplendissait au milieu des autres bœufs. Or, Phaéthon ayant aperçu la peau du lion terrible, se précipita sur l'habile archer Héraklès, pour le frapper au flanc, du choc de son front solide. Mais le roi Héraklès fit un pas en avant, saisit la corne gauche de sa large main, et lui ployant le cou contre le sol, le rejeta en arrière d'un coup d'épaule, tandis que les muscles roidis se gonflaient puissamment sur son bras tendu. Et le roi, et son fils le brave Phyleus, et tous les bouviers admiraient la force prodigieuse de l'Amphitryônade.

. . . .

Or, Phyleus et le fort Héraklès, quittant les grasses campagnes, regagnaient la ville. Mais aussitôt qu'ils eurent rapidement parcouru l'étroit sentier qui allait des étables au milieu d'un bois, à travers

les vignes, et dès qu'ils eurent atteint la route ordinaire, le fils bien-aimé d'Augeias, ayant penché la tête sur l'épaule droite, parla ainsi au descendant du très-haut Zeus, qui marchait en arrière :

— Etranger, j'ai entendu, il y a longtemps, un récit qui te concernait, et je viens de me le rappeler. Un homme, dans la pleine jeunesse, vint ici d'Argos. C'était un Akhéen d'Hélika située sur les bords de la mer. Il racontait, au milieu d'un grand nombre d'Epéens, qu'un Argien avait tué, en sa présence, une bête féroce, un lion horrible, calamité des campagnards, ayant son repaire auprès du bois de Zeus Néméen ; mais il ne savait pas exactement si c'était un habitant de la sainte Argos, ou de Tityntha ou de Mykéna. Voilà du moins ce qu'il racontait. Seulement, si mon souvenir est sûr, il affirmait que ce devait être un descendant de Perseus. Je présume que toi seul as fait cela parmi les Egialéens. D'ailleurs, cette peau de bête féroce qui t'enveloppe prouve l'œuvre accomplie par tes fortes mains. Parle donc, ô héros, afin que je sache ce que je désire. Dis-moi si je m'abuse ou non, et si tu es celui dont nous parlait cet Akhéen

d'Hélika. Apprends-moi aussi comment, bien que seul, tu as tué cette bête formidable, et comment elle était venue dans l'humide forêt de Néméa, car il n'est point de tel monstre dans le Péloponèse. Il n'y en existe absolument point, mais uniquement des ours, des sangliers et des loups carnassiers. Et c'est pourquoi s'étonnaient tous ceux qui écoutaient ce récit, et ils disaient que le voyageur mentait, ne cherchant qu'à les amuser par de vaines paroles.

Ayant ainsi parlé, Phyleus quitta le milieu de la route, afin que tous deux pussent marcher de front, et qu'il entendît mieux Héraklès; et celui-ci, se plaçant à son côté, parla ainsi :

— O fils d'Augeias, tu as pensé vrai, quant à la première question que tu m'as faite. Je puis te dire, au sujet de cette bête féroce, comment tout s'est passé, mais non d'où elle était venue. Aucun des innombrables Argiens ne saurait le dire. Seulement nous présumons qu'un des Immortels avait envoyé ce châtiment aux Phonorides, irrité de ce qu'ils négligeaient les sacrifices. Car, tel qu'un fleuve débordé, ce lion ravageait affreusement les cam-

pagnes, surtout celles des Bembinéens qui habitaient auprès, et qu'il accablait de maux intolérables.

Eurysteus m'ordonna d'accomplir cette première tâche, et il m'envoya tuer cette horrible bête féroce. Je partis, avec un arc flexible et un carquois profond ,plein de flèches ; et je portais à la main un tronc solide d'olivier sauvage, encore revêtu de son écorce, que j'avais trouvé aux pieds de l'Hélikôn sacré, et arraché tout entier avec ses nombreuses racines. Quand je fus arrivé là où était le lion, je pris mon arc, je tendis à son extrémité ployée la corde de nerf, j'y plaçai une flèche aigue et je guettai le monstre destructeur, cherchant à le voir avant qu'il m'eût aperçu. Vers le milieu du jour, je n'avais encore ni trouvé ses traces, ni entendu son rugissement, et je ne pouvais interroger ni pasteurs ni laboureurs, car il n'y en avait aucun sur les sillons prêts à être ensemencés, et la pâle terreur retenait chacun d'eux dans les étables.

Cependant, je marchais à travers la montagne boisée, et je ne cessai point de chercher avant de

l'avoir vu et combattu. Or, il revenait, attardé, vers son antre, repu de chair et de sang ; et sa crinière en était souillée, et sa face terrible et sa poitrine ; et de sa langue il se léchait le mufle. Aussitôt, je me cachai dans un épais buisson, et je l'attendis au détour d'un sentier ; et, comme il arrivait, je lui lançai une flèche dans le flanc gauche ; mais en vain, car le trait aigu ne pénétra point dans les chairs et retomba sur l'herbe. Or, étonné, il releva brusquement sa tête fauve, et, regardant de tous côtés, il ouvrit la gueule et montra ses dents voraces. Je lançai un autre trait, irrité de l'impuissance du premier, et je l'atteignis à la poitrine, là où est le poumon ; mais là encore, le trait meurtrier ne put même percer la peau et il tomba à ses pieds. Furieux, j'allais en lancer un troisième, quand, de ses yeux qu'il promenait autour de lui, le lion insatiable m'aperçut. Et il enroula sa longue queue autour de ses jarrêts, se préparant au combat ; et son cou se gonfla, plein de colère ; et sa crinière fauve se hérissa ; l'épine de son dos se recourba comme un arc, et il ramassa ses flancs et ses reins.

Lorsqu'un habile fabricateur de chars ploie des branches de figuier sauvage, après les avoir échauffées à la flamme, pour en faire des roues, il arrive que le bois, courbé de force, s'échappe de ses mains et saute au loin. C'est ainsi que le lion terrible se détendit et s'élança sur moi pour me déchirer. Mais le recevant d'une main sur un trait et les doubles plis de mon manteau, je levai de l'autre main ma massue, et le frappai au-dessus de la tempe.

Je le frappai ainsi, et le dur olivier sauvage se fendit en deux sur la tête velue de cette indomptable bête féroce. Mais le lion retomba à terre avant de m'atteindre, et il resta debout sur ses pattes tremblantes, la tête penchée, car le cerveau avait été ébranlé sous les os du crâne par la violence du choc, et la nuit couvrait ses yeux. Le voyant étourdi par la douleur, avant qu'il se ranimât, je le prévins et le frappai sur la nuque de son cou solide. Puis, jetant l'arc et le carquois, je l'étranglai avec force, écrasant en arrière ses pattes de devant, de peur qu'il me déchirât de ses griffes, et foulant de mes talons ses pattes de der-

rière, tandis que je l'étreignais de mes cuisses. Enfin, je lui soulevai la tête : il ne respira plus, et l'immense Hadès reçut son âme. Alors, je songeai à dépouiller la bête morte de sa peau velue, travail difficile, car elle ne pouvait être entamée ni par le fer, ni par la pierre, ni autrement, malgré tous mes efforts. Enfin, un des Immortels m'inspira de la fendre avec les griffes mêmes. De cette façon, j'écorchai promptement le lion, et je me couvris de cette peau comme d'une défense dans les mêlées guerrières.

Telle fut, ami, la mort de la bête de Néméa, qui avait fait tant de mal aux troupeaux et aux hommes.

IDYLLE XXVI

Les Lénées ou les Bacchantes.

Ino et Autonoa, et Agava aux joues pourprées, menaient, toutes trois, trois thiases sur la montagne. Ayant cueilli les feuilles sauvages d'un chêne touffu, et du lierre vivace et de l'asphodèle rampante, elles bâtirent, dans une verte prairie, douze autels, trois pour Séméla et neuf pour Dionysos. Elles retirèrent d'une corbeille les objets sacrés qu'elles avaient faits de leurs mains, et elles les déposèrent en silence sur les autels de feuillages frais, selon les rites chers à Dionysos et qu'il avait enseignés lui-même.

Et Pentheus observait cela du faîte d'un rocher, caché dans un vieux lentisque qui avait poussé en ce lieu. Autonoa, l'ayant vu la première, cria d'une façon terrible, et, s'élançant tout à coup, boule-

versa du pied les autels de Bakkhos qui donne la fureur et dont les sacrifices sont interdits aux profanes. Et voici qu'elle devint furieuse, et les deux autres le devinrent aussi. Epouvanté, Pentheus fuyait, et elles le poursuivaient, les robes retroussées jusqu'aux jarrets. Et Pentheus criait : — Femmes, que me voulez-vous? — Et Autonoa répondit : — Tu le sauras avant qu'on te le dise! — Et Agava, sa mère, ayant décapité son fils, mugit comme une lionne qui a mis bas. Ino, lui mettant le pied sur le ventre, arracha l'épaule et l'omoplate; Autonoa fit de même, et les deux autres femmes se partagèrent ce qui restait de chair; et toutes revinrent à Thèbes, rouges de sang, rapportant de la montagne des lambeaux humains, mais non plus Pentheus.

Peu m'importe, et que nul n'ose blâmer Dionysos, même si la victime eût été âgée de neuf ou de dix ans, et eût subi un supplice encore plus affreux. Pour moi, je veux être pieux et plaire à ceux qui sont pieux. Cet oracle est sûr, grâce à Zeus qui porte l'égide : La félicité appartient aux enfants des hommes pieux et non à ceux des impies!

Heureux Dionysos ! que le très-haut Zeus, après avoir ouvert sa grande cuisse, déposa sur le Drakanôn neigeux ! Heureuse la belle Séméla ! Heureuses aussi les sœurs célébrées par toutes les femmes héroïques, les filles de Kadmos, elles qui, excitées par Dionysos, ont accompli cette action qui ne peut être blâmée; car nul ne peut juger les actes des Dieux !

IDYLLE XXVII

Entretien de Daphnis et d'une jeune fille.

LA JEUNE FILLE

Pâris, cet autre bouvier, enleva la sage Héléna.

DAPHNIS

Elle est plus sage cette Héléna qui vient d'embrasser le bouvier.

LA JEUNE FILLE

Ne sois pas si fier, petit satyre! Un baiser n'est rien, dit-on.

DAPHNIS

Pour n'être rien, il n'en est pas moins fort doux.

LA JEUNE FILLE

J'essuie ma bouche et je crache ton baiser.

DAPHNIS

Tu essuies tes lèvres; laisse-moi les baiser de nouveau.

LA JEUNE FILLE

Embrasse tes génisses et non une vierge.

DAPHNIS

Ne sois pas si fière : bientôt ta jeunesse passera comme un songe.

LA JEUNE FILLE

Le raisin mûr devient du raisin sec, et les roses desséchées sont toujours des roses.

DAPHNIS

Viens sous ces oliviers sauvages, pour que je te dise quelque chose.

LA JEUNE FILLE

Je ne veux pas. Tu m'as déjà trompée par de douces paroles.

DAPHNIS

Viens sous ces ormes; tu entendras ma syrinx.

LA JEUNE FILLE

Charme-toi tout seul. Je n'aime pas les airs lamentables.

DAPHNIS

Ah! jeune fille, redoute la colère de Paphia!

LA JEUNE FILLE

Que m'importe Paphia, pourvu qu'Artémis me protège!

DAPHNIS

Ne parle pas ainsi, de peur qu'elle te frappe et te fasse tomber dans un piége inévitable.

LA JEUNE FILLE

Qu'elle me frappe si elle le veut! Encore une fois, Artémis me protége.

DAPHNIS

Tu n'échapperas point à Eros, à qui nulle vierge n'a échappé.

LA JEUNE FILLE

Je lui échapperai, oui, par Pan! C'est à toi de porter toujours son joug.

DAPHNIS

Je crains bien qu'il te donne à quelque autre très-inférieur à moi.

LA JEUNE FILLE

Beaucoup m'ont recherchée; aucun ne m'a plu.

DAPHNIS

Et moi aussi, entre tous, je prétends à toi.

LA JEUNE FILLE

Que ferai-je, ami? Le mariage est plein de douleurs.

DAPHNIS

Le mariage n'a ni douleurs ni chagrins, mais de joyeuses danses.

LA JEUNE FILLE

Oui, mais les femmes tremblent, dit-on, devant leurs époux.

DAPHNIS

Ou plutôt elles leur commandent toujours. Devant qui les femmes tremblent-elles?

LA JEUNE FILLE

Je crains les douleurs d'enfanter : la blessure d'Ilithye est cruelle.

DAPHNIS

Mais Artémis, ta reine, préside aux accouchements.

LA JEUNE FILLE

Mais je crains aussi d'être enceinte. Cela gâterait la beauté de mon corps.

DAPHNIS

Si tu conçois des enfants chéris, ta beauté renaîtra en eux.

LA JEUNE FILLE

Et quelle dot nuptiale m'apporteras-tu, si je consens ?

DAPHNIS

Tous mes troupeaux, tous mes bois, tous mes pâturages.

LA JEUNE FILLE

Jure qu'ensuite tu ne t'en iras pas, en m'abandonnant.

DAPHNIS

Non! par Pan! quand même tu me chasserais.

LA JEUNE FILLE

As-tu préparé une chambre nuptiale, une maison, des étables?

DAPHNIS

Je te prépare une chambre nuptiale et j'engraisse ces troupeaux.

LA JEUNE FILLE

Mais que dire à mon vieux père?

DAPHNIS

Il approuvera notre union en apprenant mon nom.

LA JEUNE FILLE

Dis-moi ton nom; souvent un nom est doux à entendre.

DAPHNIS

Je me nomme Daphnis; mon père est Lykidas, et ma mère Noméa.

LA JEUNE FILLE

Tu es bien né, mais je te vaux en cela.

DAPHNIS

Je le sais; tu es d'une famille honorée : ton père est Ménalkas.

LA JEUNE FILLE

Montre-moi tes bois; dis où est située ton étable.

DAPHNIS

Tiens! vois comme ils fleurissent, mes cyprès élancés!

LA JEUNE FILLE

Paissez, mes chèvres, pendant que je visite le domaine du bouvier.

DAPHNIS

Paissez, mes taureaux, pendant que je montre mes bois à la jeune fille.

LA JEUNE FILLE

Que fais-tu, petit satyre? Pourquoi touches-tu mon sein?

DAPHNIS

Je veux voir si tes jeunes pommes sont mûres.

LA JEUNE FILLE

Je tremble, par Pan! Encore une fois, retire ta main.

DAPHNIS

Rassure-toi, chère jeune fille! Pourquoi as-tu peur de moi? Comme tu es craintive?

LA JEUNE FILLE

Tu me jettes sur le sol; tu salis mes beaux vêtements.

DAPHNIS

Vois! J'étends sous tes vêtements une épaisse toison.

LA JEUNE FILLE

Ah! tu m'as arraché ma ceinture! Pourquoi l'as-tu dénouée?

DAPHNIS

Je consacre ce premier don à Paphia.

LA JEUNE FILLE

Arrête, malheureux! Quelqu'un vient; j'entends du bruit.

DAPHNIS

Ce sont les cyprès qui se racontent notre union.

LA JEUNE FILLE

Tu as déchiré ma robe, et je suis nue!

DAPHNIS

Je te donnerai une autre robe plus belle.

LA JEUNE FILLE

Tu promets tout; mais, ensuite, peut-être ne me donnerais-tu pas même un grain de sel!

DAPHNIS

Puissé-je te donner aussi mon âme elle-même!

LA JEUNE FILLE

Artémis, ne t'irrite pas. La solitude où tu te plais n'est plus sûre.

DAPHNIS

Je sacrifierai une génisse à Eros et une vache à Aphrodita.

LA JEUNE FILLE

Vierge je suis venue, et je retournerai femme à la maison.

DAPHNIS

Tu n'es plus vierge, mais tu es femme, et tu seras mère.

Ainsi ils s'aimaient et ils murmuraient entre eux. Ils quittèrent leur couche furtive. Elle se leva et alla veiller son troupeau, la honte sur le visage, mais le cœur plein de joie; et lui, heureux de sa victoire, retourna vers ses bœufs.

IDYLLE XXVIII

La Quenouille.

O quenouille laborieuse, don de la glauque Athana aux femmes qui aiment les travaux domestiques, accompagne-nous avec confiance dans la belle ville de Neileus, où le temple verdoyant de Kypris est caché par des roseaux flexibles. C'est pour y arriver que nous demandons à Zeus une heureuse navigation, afin que j'aie la joie de revoir mon hôte Nikias, rejeton sacré des Kharites aux douces voix, et qu'il s'en réjouisse aussi. Je veux te donner, toi née de l'ivoire artistement ciselé, à l'épouse de Nikias, grâce à laquelle tu achèveras de nombreux travaux, des péplos d'hommes et des robes ondulées pour les femmes. Donc, que les brebis soient dépouillées deux fois l'an de leurs moelleuses laines, pour Theugénis aux belles jam-

bes, infatigable au travail, et qui n'aime que ce qui plaît aux femmes vertueuses! Je ne voudrais pas te faire quitter notre pays pour te faire entrer dans la maison d'une femme oisive et inutile, car ta patrie est la ville que fonda autrefois Arkhias d'Ephyra, honneur de Trinakria et berceau d'hommes illustres. Maintenant, dans la demeure d'un homme qui possède un grand nombre de sages remèdes contre les tristes maladies, tu habiteras la riante Milet, avec les Iônes, afin que Theugénis possède une belle quenouille entre toutes ses concitoyennes, et que tu lui rappelles son hôte, ami des Muses. Si quelqu'un te voit, il dira : — Voilà, certes, un petit présent pour une grande reconnaissance; mais ce qui vient d'un ami est toujours précieux!

ф

IDYLLE XXIX

L'Amitié.

O cher enfant, on dit que le vin et la vérité sont une même chose. Nous sommes ivres, soyons vrais. Pour moi, je te dirai tout ce que j'ai dans le cœur. Tu ne veux pas m'aimer entièrement, je le sais, car ta présence est la moitié de ma vie, et le reste est perdu. Quand tu le veux, je passe un jour égal à ceux des Bienheureux; quand tu ne veux pas, je reste plongé dans la nuit. Cela est-il juste? Pourquoi livres-tu au chagrin celui qui t'aime? Si tu te laissais persuader par moi qui suis le plus âgé, tu me remercierais, car tu en serais plus heureux. Bâtis sur un seul arbre un seul nid où n'atteigne aucun ennemi. Mais non, aujourd'hui tu choisis une branche et demain une autre, puis une autre, et toujours ainsi. Lorsque quelqu'un loue ton beau

visage, tu l'aimes comme s'il était ton ami depuis trois ans, et tu traites le plus vieux de tes amis comme s'il ne l'était que depuis trois jours. Tu recherches ceux qui flattent ton orgueil. N'aime plutôt que tes égaux, tant que tu vivras, car c'est ainsi que tu seras estimé par les habitants de la ville, et que tu te rendras Eros propice, Eros, qui dompte aisément les cœurs des hommes et qui m'a amolli, moi qui étais de fer. Je te supplie, par ta belle bouche, de te souvenir qu'hier tu étais plus jeune qu'aujourd'hui, et que nous devenons vieux avant que tu aies eu le temps de cracher ou de froncer le sourcil, et que la jeunesse n'a pas de retour, car elle a des ailes aux épaules, et notre lenteur ne peut atteindre ce qui vole. Pense à ces choses, sois plus aimable, et aime-moi, moi qui t'aime sincèrement, afin qu'un jour, quand tu auras une barbe virile, nous soyons encore des amis akhilléens. Mais si tu livres tout ceci au vent et si tu dis dans ton cœur : — Insensé, pourquoi m'ennuies-tu ? — moi qui, pour l'amour de toi, irais maintenant vers les pommes d'or ou vers Kerbéros, le gardien des morts, alors, ne souffrant plus

de cet amour, même si tu m'appelais, je ne viendrais même pas sur la porte de la cour.

Φ

IDYLLE XXX

Sur la mort d'Adonis.

Kythéré, quand elle vit Adonis mort, sa chevelure éparse et sa joue pâlie, ordonna aux Eros de lui amener le sanglier.

Ceux-ci, de leurs ailes, parcoururent rapidement toute la forêt; puis, ayant trouvé l'horrible sanglier, ils le lièrent et le garrotèrent. Et l'un, à l'aide d'une corde, le traînait comme un captif, et l'autre le frappait par derrière avec son arc. Or, la bête sauvage s'avançait timidement, car il redoutait Kythéré.

Et Aphrodita lui dit : — O la plus cruelle des bêtes, est-ce toi qui as blessé cette cuisse? Est-ce toi qui as frappé mon époux?

Et la bête parla ainsi :

— Je te jure, Kythéré, par toi-même et par ton

époux, et par ces liens, et par ces jeunes chasseurs, que je ne voulais pas frapper ton époux si beau. Mais, l'ayant vu, tel qu'une statue, je ne pus résister au furieux et enflammé désir de baiser sa cuisse nue, et mes défenses l'ont blessé. Prends-les, ô Kypris, car elles me sont inutiles désormais; coupe ces défenses amoureuses, et si ce n'est point assez, coupe aussi mes lèvres! Pourquoi ont-elles osé donner ce baiser?

Mais Kypris le prit en pitié et dit aux Eros de détacher ses liens. Et depuis, il la suivait, ayant abandonné les forêts, et il s'approchait du feu pour y brûler ses défenses amoureuses.

Φ

Fragment de la Bérénice

. . . .

Et si l'homme qui vit de la mer et à qui ses filets servent de charrue demande une pêche abondante et de la prospérité, qu'il offre à cette déesse, vers l'entrée de la nuit, le poisson sacré qui est nommé le blanc, car c'est le plus luisant de tous. Qu'il pose ensuite ses filets, et, de la mer, il les retirera pleins.

ф

ÉPIGRAMMES

Φ

I

Anathème aux Muses et à Apollon.

Ces roses pleines de rosée et ce serpolet touffu sont offerts aux Hélikonides. A toi ces lauriers au noir feuillage, Pœan Pythien, car c'est pour toi qu'ils ont poussé sur la roche Delphienne. Quant à ce bouc cornu, au poil blanc, qui broute l'extrémité des rameaux du térébinthe, il ensanglantera l'autel.

Φ

II

Anathème à Pan par Daphnis.

Daphnis à la peau blanche, qui chante des hymnes bucoliques sur une belle syrinx, a consacré à Pan ces roseaux troués, cette houlette, un javelot aigu, une peau de faon et le sac de cuir dans lequel il portait des pommes autrefois.

III

Sur Daphnis le chevrier.

Tu dors, Daphnis, tu reposes sur un monceau de feuilles ton corps fatigué, et les pieux que tu as récemment plantés sont encore sur les hauteurs. Mais Pan est sur ta piste, ainsi que Priapos, qui enroule le lierre aux fruits jaunes sur ta tête

charmante. Ils vont entrer tous deux dans ton antre. Sors de l'assoupissement du sommeil, éveille-toi et fuis !

Φ

IV

Chevrier, va vers ce lieu où croissent les chênes, tu y trouveras une statue de figuier, avec son écorce, récemment sculptée, à trois jambes et sans oreilles. Une clôture sacrée l'entoure, et un ruisseau intarissable, qui s'échappe des rochers, fait verdir de tous côtés les lauriers et les myrtes, et les cyprès odorants. Une vigne lourde de grappes l'environne d'une guirlande; les merles printaniers y font entendre les sons variés de leurs voix sonores, et les fauves rossignols répondent par le doux gazouillement de leurs gosiers. Assieds-toi là, supplie le charmant Priapos que je cesse d'aimer Daphnis, et dis-lui que je veux lui sacrifier un beau chevreau. S'il refuse, que j'ob-

tienne Daphnis, et je lui sacrifierai trois victimes : une génisse, un bouc velu et un agneau sevré. Mais plutôt, que le Dieu bienveillant m'exauce!

ꝕ

V

Symphonie.

Veux-tu, au nom des Muses, me jouer un air harmonieux sur une double flûte? Moi, je toucherai du pektis, et Daphnis nous charmera en jouant de sa syrinx enduite de cire; et, nous tenant auprès de cet antre dont le seuil est caché par de grandes herbes, nous empêcherons de dormir Pan aux pieds de chèvre.

ꝕ

VI

Sur Thyrsis le chevrier pleurant une chèvre qu'un loup a dévorée.

O malheureux Thyrsis, que te sert-il de rougir tes yeux à force de larmes? Elle s'en est allée, la petite chèvre; elle s'en est allée dans l'Hadès, la belle petite, car un loup féroce l'a saisie avec ses griffes, tandis que les chiens aboyaient. Que te sert-il de pleurer, puisqu'il ne te reste d'elle ni un os ni même un peu de cendre?

❦

VII

Sur Nikias le médecin.

Il est parti pour Milet, le fils de Pœan, afin d'habiter avec un homme guérisseur de maladies,

avec Nikias, qui, tous les jours, lui fait des offrandes et lui a élevé une statue de cèdre odorant, pour laquelle il avait offert un grand prix à l'habile Héétiôn, et celui-ci a mis tout son art dans cet ouvrage.

Φ

VIII

Epitaphe d'Orthôn.

Le syracusain Orthôn t'avertit de ceci, Etranger : ne voyage jamais, étant ivre, par une nuit orageuse. C'est pour l'avoir fait que je repose sur une terre étrangère, et non dans ma patrie aux nombreux habitants.

Φ

IX

Sur Kléonikos naufragé à Thasos.

O homme, ménage ta vie et ne navigue pas hors de saison, car la vie humaine est brève. Malheureux Kléonikos! tu te hâtais d'aborder à la riche Thasos, avec des marchandises de Célésyrie, avec des marchandises, ô Kléonikos! Mais tu as passé la mer comme les Pléiades se couchaient, et tu t'es englouti avec les Pléiades!

X

Sur Xénoklès qui avait dédié aux Muses un groupe en marbre.

Xénoklès vous a élevé ce beau monument marmoréen, Déesses, à toutes les neuf! Il est musi-

cien, personne ne dira le contraire; et, loué pour son talent, il n'oublie pas les Muses.

❦

XI

Epitaphe d'Eusthenéos le physionomiste.

Tombeau d'Eusthénéos, l'habile physionomiste, qui lisait la pensée dans les yeux. Il était étranger, et ses amis l'ont enseveli sur une terre étrangère; mais il était chanteur d'hymnes aussi, et ils l'aimaient beaucoup. A sa mort, tout s'est passé décemment. Bien que pauvre, il avait donc de vrais amis.

❦

XII

Sur un trépied consacré à Dionysos par Démotélès.

Démotélès le khorège, ô Dionysos, celui qui a dédié ce trépied au plus aimable des dieux heureux, n'a pas réussi dans les chœurs d'enfants, mais il a vaincu avec un chœur d'hommes. Il tend au beau et au bien.

ф

XIII

Sur une statue d'Aphrodita Ouranienne.

Ce n'est pas Kypris populaire; implore cette déesse en la nommant Ouranienne. C'est un anathème de la chaste Khrisogona, consacré par elle dans la maison d'Amphiklès, dont elle partage la vie et dont elle a des enfants. D'année en année,

leur destinée a été plus heureuse, car ils ont toujours commencé par t'honorer, ô Vénérable! Et les mortels prospèrent qui ne négligent pas les Immortels.

ⴔ

XIV

Epitaphe d'Eurymédôn.

Tu as laissé un fils enfant, et, mort toi-même durant ta jeunesse, on t'a élevé ce tombeau. Maintenant ta place est parmi les hommes divins, et tes concitoyens honoreront ton fils, sachant qu'il est né d'un homme de bien.

ⴔ

XV

Sur le même.

Je saurai si tu honores les bons, ô voyageur, ou si tu les confonds avec les méchants. Dis donc : — Heureux ce tombeau, puisqu'il repose léger sur la tête sacrée d'Eurymédôn !

♆

XVI

Sur une statue d'Anakréon.

Regarde bien cette statue, ô Etranger, et dis, quand tu seras de retour dans ta demeure : — J'ai vu à Téos une image d'Anakréon, le plus grand des anciens poètes. — Et ajoute : — Il aimait les jeunes hommes. — Et tu auras raconté exactement l'homme tout entier.

♆

XVII

Sur Epikharmos.

Ceci est en langue dorique, et cet homme est Epikharmos, qui inventa la comédie. O Dionysos, les étrangers établis dans Syracuse t'ont consacré sa statue, afin d'honorer leur concitoyen. Il avait des paroles en abondance; il a dit beaucoup de maximes utiles : une grande reconnaissance lui est due.

XVIII

Epitaphe de Klita, nourrice de Médeios.

Le petit Médeios a élevé sur le bord de la route ce tombeau à sa nourrice thrace, et il y a inscrit : Tombeau de Klita. C'est ainsi que cette femme

aura été récompensée d'avoir nourri ce jeune homme. Pourquoi? Parce qu'elle aura été utile jusqu'à la mort.

☩

XIX

Sur Arkhilokhos.

Arrête et regarde Arkhilokhos, l'ancien poète, l'Iambique, dont la gloire immense a pénétré l'orient et l'occident. Certes, il était aimé des Muses et du Délien Apollôn, car il fut savant et harmonieux, soit qu'il fît des vers, soit qu'il chantât sur la lyre.

☩

XX

Sur une statue de Peisandros, auteur de l'Hérakléide.

Cet homme est le premier des anciens poètes, Peisandros de Kamira, qui chanta le fils de Zeus prompt à l'action, le vainqueur du lion, et il a aussi chanté ses autres combats. Or, afin que tu le saches, le peuple l'a placé ici, fait de bronze, bien des mois et bien des années après sa mort.

♆

XXI

Sur Hipponax.

Ici repose l'artiste Hipponax. Si tu es méchant, n'approche pas de ce tombeau; si tu es honnête et né d'un père irréprochable, tu peux t'y asseoir en sûreté et même y dormir.

♆

XXII

Sur son livre.

Il y a un Théokritos de Khios; mais moi, Théokritos, qui ai fait ce livre, je suis un des nombreux habitants de Syracuse, fils de Praxagoras et de l'illustre Philinna. Et ce livre ne contient rien que je n'aie conçu.

♆

XXIII

Epitaphe de Péristéris.

Entre toutes les enfants de son âge et toute jeune, cette enfant s'en est allée vers Aidès, pleurant, la pauvre petite, un frère âgé de vingt mois et mort au berceau. Hélas! Péristéris, que ta destinée a été déplorable! Et que les Dieux ont placé de grandes tristesses auprès des hommes!

♆

XXIV

Sur le changeur Kaïros.

Cette table est aux citoyens et aux étrangers. Prends ce que tu y as mis : le caillou a complété ton compte. Qu'un autre use d'un prétexte; quant à Kaïros, il compte l'argent d'autrui, pour qui veut, même pendant la nuit.

Φ

XXV

Epitaphe de Glaucé.

L'inscription dira quel est ce tombeau et ce qu'il renferme :

— Je suis le tombeau de Glaucé qui fut illustre.

FIN DES OEUVRES DE THÉOCRITE.

ODES ANACRÉONTIQUES

ODES ANACRÉONTIQUES

♆

ODE I

Sur sa lyre.

Je dirais volontiers les Atréides, je chanterais volontiers Kadmos; mais les cordes de ma lyre ne sonnent qu'Eros.

Récemment, ayant changé l'écaille de tortue et toutes ses fibres, je chantais les travaux d'Héraclès; mais elle ne sonna qu'Eros.

Adieu donc, Héros, pour jamais, car les cordes de ma lyre ne sonnent qu'Eros!

ODE II

Sur les femmes.

La Nature a donné les cornes au taureau, les sabots au cheval, au lion les dents d'une large gueule, au lièvre de courir vite, aux poissons de nager, aux oiseaux de voler; elle a donné le courage aux hommes.

Rien ne restait aux femmes. Que leur a-t-elle donc donné? La beauté, pour lances et boucliers.

Le feu et le fer cèdent à la femme, si elle est belle.

ODE III

Sur Eros.

Récemment, vers les heures du milieu de la nuit, lorsque l'Ourse tourne déjà sous la main du Bouvier, et que tout le corps lassé par le travail goûte le sommeil, Eros survint et heurta à ma porte.

Je dis : — Qui frappe à mon seuil et me trouble dans mon sommeil?

Il cria : — Ouvre la porte et ne crains rien, car je suis un petit enfant, et je suis errant par la nuit noire, tout mouillé par la pluie.

Je l'entendis, et, plein de pitié, j'allumai la lampe et j'ouvris ma porte.

Alors, je vis un petit enfant qui avait un arc, des ailes et un carquois.

Je l'approchai du feu, je réchauffai ses mains

dans les miennes, et, de ses cheveux, j'exprimai la pluie. Pour lui, dès que la chaleur l'eut ranimé, il dit :

— Voyons si le nerf de mon arc n'a pas été détendu par la pluie.

Et, aussitôt, il tendit l'arc et m'envoya une flèche en plein foie. Alors, il sauta, riant aux éclats, et il me dit :

— O mon hôte, réjouis-toi ! Voici que mon arc n'a point de mal, mais ton cœur en gémira.

Φ

ODE IV

Sur lui-même.

Couché sur des myrtes frais et du vert lotos, je boirai à l'aise.

Ayant noué d'un papyros sa tunique à son cou, Eros me servira.

Le temps ailé fuit comme la roue d'un char; et, nos os dissous, nous ne sommes plus qu'un peu de cendre.

A quoi bon parfumer le tombeau et verser sur la terre ce qu'on peut boire?

Couronne plutôt ma tête de roses, durant ma vie; apporte-moi des essences et appelle l'hétaïre.

Je veux oublier les soucis, avant de me mêler aux danses des morts!

ODE V

Sur la rose.

Mêlons à Dionysos la rose d'Eros, et, la tête ceinte de belles feuilles de rose, buvons en riant doucement.

La rose est l'honneur et le charme des fleurs ; la rose est le désir et le soin du printemps ; la rose est la volupté des dieux !

L'Enfant de Kythéré se couronne de corolles de rose, quand il se mêle aux chœurs des Kharites.

Couronne m'en donc, ô Dionysos, afin que, la chevelure ceinte de roses, je chante dans tes temples, et que je mène les danses, accompagné d'une belle jeune fille !

ODE VI

Sur la même.

Tous, la chevelure ceinte de roses, nous allons rire et boire.

Une belle jeune fille aux pieds délicats, au son

des kithares, conduit les chœurs et porte un thyrse où s'enroule le lierre bruyant.

Un jeune homme, dont les beaux cheveux sont parfumés, chante d'une voix claire, et fait sonner les fibres du pektis.

Le bel Eros, à la chevelure dorée, vient avec le beau Lyaios et Kythéré, et se mêle à la danse si douce aux vieillards.

ꝕ

ODE VII

Sur Eros.

Eros, avec une branche d'hyacinthe, me commandait durement de le suivre dans sa course; et comme je courais avec lui par les bois, les cours d'eau et les vallées, un serpent caché me piqua.

Et le cœur m'en vint aux lèvres, et je rendais déjà l'âme; mais Eros, me battant le front de ses jeunes ailes, me dit :

— Tu ne peux donc pas aimer ?

Φ

ODE VIII

Sur un songe.

Doucement endormi, durant la nuit, sur de la pourpre, après m'être réjoui en buvant, il me sembla que je courais rapidement, et que je jouais avec une foule de jeunes filles.

Et des jeunes hommes, plus beaux que le bon Lyaios, me disaient de dures paroles à propos de ces vierges.

Et je voulus les embrasser, et aussitôt ils disparurent.

Ainsi délaissé, je repris tristement mon sommeil.

Φ

ODE IX

Sur une colombe.

Aimable colombe, d'où viens-tu? D'où viennent ces douces odeurs que tu répands dans ton vol? Dis, quel dessein as-tu?

LA COLOMBE

Anakréon m'envoie vers l'enfant Bathyllos, ce Bathyllos qui règne maintenant et qui commande.

Kythéré m'a donnée à lui en échange d'un petit hymne. Je sers donc maintenant Anakréon, et, comme tu vois, je porte ses tablettes.

Il m'a promis de me rendre bientôt la liberté; mais il peut me la rendre : j'aime mieux rester et le servir.

A quoi bon voler sur les montagnes et sur les plaines, percher sur les rameaux et manger les baies sauvages ?

Voici que je mange dans la main d'Anakréon, et que je bois son propre vin.

Et, après avoir bu, je danse ; et je l'abrite de l'ombre de mes ailes, et je repose sur sa lyre.

Voilà tout. Mais adieu, homme ! Tu m'as rendue plus babillarde qu'une corneille.

Φ

ODE X

Sur un Eros de cire.

Un homme vendait un Eros de cire. Je lui demandai combien il le voulait vendre. Et il me dit en dorien :

— Prends-le pour ce que tu voudras. Afin que tu le saches, je n'ai point modelé cette cire; mais je ne veux pas garder à la maison un Eros qui désire prendre tout ce qu'il voit.

Je lui dis : — Donne, donne-le moi pour un drakme. Ce bel enfant couchera avec moi.

Mais toi, Eros, enflamme-moi au plus tôt, ou je te ferai fondre au feu !

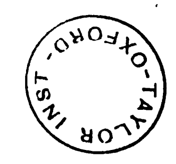
Φ

ODE XI

Sur lui-même.

Les femmes disent : — Anakréon, tu es vieux. Prends un miroir, regarde : tous tes cheveux s'en sont allés, et ton front est chauve !

Si mes cheveux s'en sont allés ou non, je ne sais;



mais ce que je sais bien, c'est qu'il sied d'autant plus à un vieillard de se livrer aux désirs et aux jeux, que la mort est plus proche.

Φ

ODE XII

Sur une hirondelle.

Comment te punirai-je, hirondelle babillarde? Faut-il couper tes ailes légères, ou même ta langue, comme on dit que fit autrefois Téreus?

Pourquoi es-tu venue, avant l'aube, crier à mes oreilles, et me ravir Bathyllos, en troublant mes songes heureux?

Φ

ODE XIII

Sur lui-même

Atys, l'efféminé, furieux d'amour pour la belle Kybélé, poussait de longs mugissements sur les montagnes.

Ceux qui boivent l'eau de Klaros, consacrée au Phoïbos ceint de lauriers, furieux aussi, poussent des cris.

Pour moi, plein de Lyaios, tout parfumé de nard et tout entier à mon hétaïre, je veux me livrer à une fureur voluptueuse.

Φ

ODE XIV

Sur Eros.

Il faut, il faut aimer. Eros me le conseillait; mais moi, oublieux, j'ai négligé son conseil.

Alors, prenant son arc et son carquois doré, il m'a appelé au combat. Et, comme autrefois Akhilleus, avec un bouclier, une cuirasse et une lance, je combattais Eros.

Il lança une flèche, et je pris la fuite; et quand il eut épuisé ses traits, il se lança lui-même, tel qu'une flèche, pénétra jusqu'au fond de mon cœur et brisa mes forces.

Désormais, à quoi me sert mon bouclier? On ne peut se défendre au dehors, quand le combat est au dedans.

Φ

ODE XV

Sur lui-même.

Je n'ai nul souci de Gygès, roi des Sardiens; je n'ai point le désir de l'or; je n'envie point les tyrans.

Mais je veux que ma barbe soit baignée d'essences, et que mes cheveux soient couronnés de roses.

Je me soucie du présent; qui peut connaître le lendemain?

Donc, pendant que la destinée te favorise, joue aux dés et bois, de peur qu'un mal inattendu t'accable et te dise : — C'est assez boire!

Φ

ODE XVI

Sur lui-même.

Tu chantes les guerres thébaines ; un autre les guerres phrygiennes ; moi, je ne chante que mes défaites.

Je n'ai été vaincu ni par des cavaliers, ni par des fantassins, ni par des navires ; mais par une nouvelle armée qui lance des flèches par les yeux.

Φ

ODE XVII

Sur une coupe d'argent.

Héphaistos, en ciselant cet argent, ne me fais pas une panoplie; car, que m'importe la guerre? Mais une coupe aussi profonde que tu le pourras.

N'y grave ni les astres, ni le Chariot, ni le triste Orion; que me font les Pléïades et le brillant Bouvier? Mais une vigne et ses rameaux, et des grappes que foulent, avec le beau Lyaios, Eros et Bathyllos.

ODE XVIII

Sur la même.

Excellent artiste, cisèle-moi une douce coupe du printemps.

Graves-y la jeune année, et l'heure printanière ceinte de roses, et les festins qui sont ma volupté.

N'y grave point les rites des sacrifices étrangers, ni aucune image douloureuse.

Fais plutôt Bakkhos, fils de Zeus, enseignant ses mystères, ou Kypris menant le chœur des jeunes Kyménées.

Grave Eros désarmé, et les Kharites joyeuses, à l'ombre d'une vigne sacrée aux rameaux inclinés et lourds de pampres; et, si ce n'est le Phoïbos lui-même s'y jouant, ajoutes-y de beaux jeunes hommes.

Φ

ODE XIX

Qu'il faut boire.

La noire terre boit la pluie, et les arbres boivent la terre, et Hélios boit la mer, et Sélénè boit Hélios.

Pourquoi donc, mes amis, me défendez-vous de boire ?

ODE XX

Sur une jeune fille.

La fille de Tantalos fut, dit-on, changée en rocher sur les montagnes des Phrygiens, et la fille de Pandion fut faite hirondelle et s'envola.

Mais moi, que je devienne miroir, afin que tu me regardes!

Que je sois ta tunique, ô jeune fille, afin que tu me portes!

Que je sois une eau pure, afin de laver ton corps; une essence, pour te parfumer; une écharpe, pour ton sein; un collier de perles, pour ton cou; une sandale, pour que tu me foules de ton pied!

Φ

ODE XXI

Sur lui-même.

Donnez-moi, donnez, ô femmes, une pleine coupe de vin, pour que je boive.

Voici que la chaleur me dévore et que je rends l'âme.

Donnez-moi des fleurs aussi, car mon front a brûlé celles qu'il portait.

Et pourtant, je renferme au fond de mon cœur toutes les flammes d'Eros!

ODE XXII

Sur Bathyllos.

Viens, Bathyllos, assieds-toi à l'ombre de ce bel arbre.

Il agite ses douces feuilles qui sonnent et murmurent; et une source vive coule auprès, qui, du bruit de son eau, invite et persuade.

Quel voyageur, voyant ce lieu, ne voudrait s'y arrêter?

ODE XXIII

Sur l'or.

Si l'abondance de l'or pouvait prolonger la vie, j'en amasserais de plus en plus, afin que, la mort survenant, elle en prît et s'en allât.

Mais s'il n'est point permis aux hommes d'acheter la vie, à quoi bon l'or et les vains soucis?

S'il est inévitable de mourir, à quoi me servirait mon or? J'aime mieux boire un bon vin avec mes amis.

J'aime mieux caresser une jeune Aphrodita au beau sein!

ф

ODE XXIV

Sur lui-même.

Je suis né mortel, pour passer une vie brève.

Autant je sais le peu que j'ai vécu, autant j'ignore ce que je vivrai.

Va donc, ô souci! qu'il n'y ait rien de commun entre nous.

Je me réjouirai avant la mort, et je jouerai, et je danserai avec le beau Lyaios!

ᵠ

ODE XXV

Sur lui-même.

Quand je bois du vin, toutes mes peines s'endorment.

A quoi bon travailler, m'inquiéter ou gémir ? Je mourrai, que je le veuille ou non.

Pourquoi m'égarer dans la vie ? Buvons du vin, le vin du beau Lyaios.

Quand on boit du vin, toutes les peines s'endorment.

Φ

ODE XXVI

Sur lui-même.

Dès que Bakkhos me tient, toutes mes peines s'endorment.

Je possède les richesses de Kroïsos, et voici que je chante à pleine voix!

Couché et les cheveux ceints de lierre, je méprise tout dans mon cœur.

Qu'un autre courre aux armes; moi, je cours à ma coupe!

Enfant, donne-la moi : il vaut mieux être ivre que mort!

☩

ODE XXVII

Sur Dionysos.

Quand Bakkhos, le fils de Zeus, le joyeux Lyaios, est entré jusqu'au fond de mon cœur, ce donneur de vin me pousse à danser, et ma volupté est grande de me sentir ivre!

La belle Aphrodita aime les chansons et les rires, et je danse de nouveau!

Φ

ODE XXVIII

Sur son hétaïre.

O peintre excellent, roi de l'art rhodien, peins mon hétaïre absente, telle que je vais la décrire.

D'abord, peins ses cheveux souples et noirs, et, si la cire le permet, fais-les parfumés d'essences.

Sous sa noire chevelure fais son front d'ivoire; et, ses sourcils bruns, ne les sépare ni ne les confonds, mais qu'il n'y ait entre eux qu'un étroit espace.

Que ses yeux soient pareils à du feu, glauques comme ceux d'Athéné et humides comme ceux de Kythéré.

Peins son nez et ses joues avec du lait mêlé à des roses.

Que sa lèvre soit persuasive et appelle le baiser.

Que les Kharites jouent au-dessous de son menton délicat et sur ses blanches épaules.

Enfin, qu'elle soit vêtue de pourpre, et qu'un peu de sa belle peau paraisse et fasse juger du reste de son corps.

Pourquoi t'en dirais-je plus long? — O peinture, je crois que tu vas parler!

Φ

ODE XXIX

Sur Bathyllos.

Peins mon Bathyllos bien-aimé, tel que je vais le décrire.

Fais-lui des cheveux brillants, noirs par le haut, dorés par le bas. Noue-les négligemment, et qu'ils flottent en liberté.

Couronne son beau front de sourcils d'ébène.

Que son œil soit noir et fier, mêlé de douceur, comme celui d'Arès et celui de Kithéré, et qu'il tienne en suspens entre la crainte et l'espérance.

Que sa joue rosée ait le duvet léger des pommes. Autant que tu le pourras, donne-lui le rouge de la pudeur.

Pour ses lèvres, je ne sais comment tu feras. Qu'elles soient belles et persuasives.

Enfin, il faut que cette peinture soit éloquente, bien que muette.

Que son visage soit grand. J'oubliais qu'il devra porter le cou d'ivoire d'Adônis.

Qu'il ait la poitrine et les mains d'Hermès, la cuisse de Polydeukès et le ventre de Dionysos.

Au-dessus de sa cuisse, là où brûlent des feux, je veux que tu peignes une puberté naissante qui invite Eros.

Mais ton art est impuissant à faire voir ce qui est caché : ses épaules, non moins belles. A quoi bon te décrire ses pieds ? Quel prix te faut-il ?

Peins donc cet Apollôn que voilà en Bathyllos, et, si tu vas à Samos, de ce Bathyllos tu feras un Apollôn.

Φ

ODE XXX

Sur Eros.

Les Muses, ayant lié Eros de chaînes de fleurs, le livrèrent ainsi à la Beauté.

Maintenant, Kythéréia cherche Eros, et apporte des présents pour qu'on le délivre; mais, bien que racheté, il restera, aimant mieux sa servitude.

⚘

ODE XXXI

Sur lui-même.

Laissez-moi boire, au nom des Dieux! Je veux devenir furieux en buvant.

Orestès aux pieds blancs et Alkméôn devinrent furieux après avoir tué leurs mères ; mais moi qui n'ai tué personne, je veux devenir furieux après avoir bu d'un bon vin!

Autrefois Hèraklès entra en fureur et fit tout trembler, avec l'arc et le carquois guerrier d'Iphitéios.

Aias, furieux aussi, faisait rage, avec son bouclier à sept peaux et avec l'épée d'Hektôr.

Et moi, le front ceint de fleurs, sans bouclier ni épée, mais la coupe en main, je veux, je veux devenir furieux!

ф

ODE XXXII

Sur ses amours.

Si tu peux compter les feuilles des arbres et deviner le nombre des grains de sable de la mer, toi seul sauras le nombre de mes amours.

D'abord, tu en trouveras vingt à Athènes, et quinze encore. A Corinthe, toute une armée ; car Corinthe est, de toute l'Akhaïe, la ville des belles jeunes filles.

Tu en compteras deux mille à Lesbos, en Ionie, en Karie et à Rhodes.

Tu diras : — As-tu donc tant aimé ?

Tu n'as point compté ceux de Syrie, ceux de Kanobos, ceux de la Krète dont l'ardent Eros possède les villes, et tous ceux de Gadès, de la Baktriane et des Indes !

ODE XXXIII

Sur une hirondelle.

Chère hirondelle, tu reviens chaque année bâtir ton nid, et tu as coutume, aux jours brumeux, de regagner le Nil ou Memphis.

Mais Eros fait toujours son nid de mon cœur, et les petits s'y multiplient.

L'un est encore dans l'œuf ; l'autre commence à s'emplumer.

On entend gazouiller ceux qui éclosent ; et les plus grands nourrissent les plus petits ; et ceux-ci grandissent et en font d'autres.

Que vais-je devenir ? Il y en a une telle foule, que je ne puis les dire tous.

♔

ODE XXXIV

Sur une jeune fille.

Ne me fuis pas, jeune fille, par dédain pour mes cheveux blancs.

Ne méprise point mon amour, parce que tu as les couleurs de la rose.

Vois combien les lys blancs sont beaux mêlés aux roses!

Φ

ODE XXXV

Sur Europé.

Ce taureau, enfant, me paraît être Zeus, car il porte sur son dos une vierge Sidonienne, à travers la vaste mer qu'il fend du pied.

Jamais aucun taureau, séparé du troupeau, n'a ainsi traversé la mer, si ce n'est Zeus.

ф

ODE XXXVI

Sur la bonne vie.

Pourquoi m'enseigner les règles et les arguments des rhéteurs ? A quoi bon ces discours inutiles ?

Enseigne-moi à boire le vin du doux Lyaios ; enseigne-moi à rire avec Aphrodité d'or, puisque des cheveux blancs couronnent ma tête.

Donne-moi de l'eau, verse du vin, ô mon enfant ; assoupis mon âme.

Tu m'enseveliras dans peu de temps. Un mort ne désire plus rien.

Φ

ODE XXXVII

Sur le printemps.

Voyez comme, au retour du printemps, les Kharites abondent de roses; voyez comme l'eau de la mer s'est apaisée.

Voyez comme le plongeon nage, comme la grue vole, comme le soleil resplendit et comme les noires nuées s'enfuient!

Les travaux des hommes brillent, les oliviers poussent, la liqueur de Lyaios circule, et les fruits se montrent sous les feuilles et les branches

Φ

ODE XXXVIII

Sur lui-même.

Je suis vieux sans doute, mais je bois mieux que les jeunes, et quand je mène les danses, j'ai pour sceptre une outre.

Qu'ai-je besoin d'une férule? Veux-tu te battre? Va te battre!

Enfant, apporte du vin plus doux que le miel!

Je suis vieux sans doute, mais, comme Seilénos, je danserai au milieu de tous.

⚘

ODE XXXIX

Sur lui-même.

Dès que je bois d'un bon vin, d'un esprit joyeux je chante les neuf Muses.

Dès que je bois d'un bon vin, aussitôt les soucis, les tristes pensées et les craintes se dissipent.

Dès que je bois d'un bon vin, Bakkhos m'enlève, criant et ivre, dans les airs parfumés.

Dès que je bois d'un bon vin, je mets une couronne faite de mes mains et tressée de fleurs variées, et je chante la vie heureuse.

Dès que je bois d'un bon vin, que je suis parfumé d'une essence liquide et que je tiens dans mes bras une jeune fille, je chante la riante Kypris.

Dès que je bois d'un bon vin, et que j'ai retrempé mon esprit dans une coupe, je me réjouis avec un chœur de jeunes hommes.

Dès que je bois d'un bon vin, je fais un vra gain, le seul que j'emporterai, s'il nous faut tous mourir.

♣

ODE XL

Sur Eros.

Eros ne vit pas une abeille cachée dans des roses et il en fut piqué.

Il fut piqué à la main et se mit à pleurer.

Et courant, et volant jusqu'à la blanche Kythéré, il dit :

— Hélas! je suis mort, je suis mort, ma mère! Je vais mourir!

Voici qu'un petit serpent ailé m'a blessé, de ceux que les laboureurs nomment abeilles.

Elle lui dit : — Si une abeille t'a fait un si grand

mal, combien, Eros, penses-tu que souffrent ceux que tu blesses ?

ODE XLI

Sur un repas.

Joyeux et buvant du vin, chantons Bakkhos qui inventa la danse, à qui plaisent les chansons et les rires, qui est l'égal d'Eros, qui enflamme Kythéré et de qui est née la belle Kharis !

C'est par lui que la douleur s'endort et que la tristesse est adoucie.

Sitôt que de beaux enfants m'ont apporté une pleine coupe, tous mes ennuis se dissipent.

A quoi bon se plaindre et gémir ? Qui connaît l'avenir ? Que sait-on de la vie ?

Je veux, ivre de Lyaios, et parfumé, me mêler aux danses avec une belle jeune fille.

Que ceux qui le veulent s'embarrassent de soucis ; joyeux et buvant du vin, chantons Bakkhos.

ф

ODE XLII

Sur lui-même.

Je veux, mêlé aux danses du joyeux Dionysos, et couronné d'hyacinthe, chanter avec les éphèbes, et, mieux encore, jouer avec de belles jeunes filles.

Je n'envie personne et je fuis avec crainte les paroles légères d'une langue blessante.

Je fuis et je hais les querelles excitées par le vin, durant les joyeux repas.

Je me plais là où l'on danse avec une belle jeune fille, aux sons de la kithare.

Le loisir et le repos me sont doux.

ф

ODE XLIII

Sur la cigale.

Tu es heureuse, ô cigale! — sur les rameaux élevés, ayant bu un peu de rosée, tu chantes comme un roi!

Tout ce que tu vois, tout ce qui pousse dans les champs et dans la forêt est à toi.

Le laboureur t'aime, car tu ne lui fais point de mal.

Les hommes t'honorent, ô cigale, parce que tu leur annonces l'été.

Les Muses t'aiment; le Phoïbos lui-même t'aime et il t'a donné ta voix sonore.

Tu ne subis point la vieillesse, sage enfant de la terre, toi qui aimes les chansons!

Tu ignores les maux et la douleur, tu n'as ni chair ni sang, et tu es presque semblable aux Dieux!

ODE XLIV

Sur un songe.

Il me semblait, durant mon sommeil, courir çà et là, avec des ailes aux épaules; mais Eros, bien qu'il eût du plomb à ses petits pieds, m'a poursuivi et atteint.

Que veut dire ce songe? — Ceci peut-être :

Je me suis échappé des mains de plusieurs Eros; mais celui-ci m'a pris et me retiendra.

❦

ODE XLV

Sur les flèches d'Eros.

L'époux de Kythéré, aux forges Lemniennes, faisait des flèches à Eros avec de l'acier, et tandis que Kythéré les trempait dans le miel, Eros y mettait du fiel.

Un jour Arès, revenant du combat, et tenant une terrible lance, méprisa les flèches d'Eros.

Eros lui dit : — Prends celle-ci, elle est pesante.

Arès la prit, et Kythéré en rit; mais, aussitôt, il gémit et dit : — Elle est trop lourde!

Eros lui dit : — Tu l'as, garde-la!

Φ

ODE XLVI

Sur ceux qui aiment.

Il est dur de ne pas aimer, il est dur d'aimer; mais le plus cruel est d'aimer en vain.

Ni les ancêtres, ni les qualités, ni le génie, ne servent en amour.

On ne songe qu'à l'or. Que l'inventeur de l'or soit maudit!

C'est de lui que naissent la haine des frères, le mépris des parents et les guerres sanglantes.

Et ce qu'il y a de plus amer, c'est par lui que nous souffrons, nous tous qui aimons.

Φ

ODE XLVII

Sur les vieillards.

J'aime à voir les danses joyeuses des jeunes et des vieux.

Un vieillard qui danse est vieux par les cheveux, mais il est jeune par l'esprit.

♆

ODE XLVIII

Sur lui-même.

Donnez-moi la lyre d'Homéros, mais sans la corde guerrière.

Donnez-moi la coupe des lois sacrées, afin que, dans l'ivresse, je frappe la terre d'un pied léger, et que, jouant de la kithare, dans un emportement modéré, j'abonde en joyeuses paroles!

ф

ODE XLIX

Sur une peinture.

Allons, excellent peintre, écoute les modes de la Muse lyrique.

Peins les riantes Bacchantes jouant de leurs doubles flûtes.

Peins les villes joyeuses; et, si la cire le permet, peins aussi les lois de ceux qui aiment.

ф

ODE L

Sur Dionysos.

Il revient, le Dieu qui rend le jeune homme vaillant au milieu des coupes et des danses!

Il rapporte le vin, délices de l'homme, le vin joyeux né de la vigne, et qui est encore retenu dans ses grains.

Mais, quand la grappe sera coupée, il donnera la vigueur à nos membres sains et à notre esprit, jusqu'à l'année nouvelle où il nous reviendra.

ⴲ

ODE LI

Sur un disque où était gravée Aphrodité.

Quel artiste excellent a versé l'onde de la mer sur ce disque ?

Il a pénétré jusqu'aux Dieux, l'esprit de celui qui a sculpté sur cette mer la blanche et belle Kypris, mère des Dieux.

Il l'a faite nue à nos yeux, mais l'onde couvre ce qu'il ne faut pas voir.

La Déesse nue se promène çà et là sur la mer sereine, et pousse l'eau devant elle en nageant.

Elle fend le large flot de ses seins roses et de son cou délicat, et elle brille comme un lys au milieu des violettes, sur la mer tranquille.

Et les dauphins joyeux portent sur leurs épaules Eros et le Désir, qui se rient tous deux des ruses des jeunes hommes.

Et toute la foule des poissons saute sur les eaux bleues, autour de Paphié, qui se plaît à les voir nager.

Φ

ODE LII

Sur la vendange.

Les jeunes hommes vigoureux et les belles jeunes filles portent, à pleines hottes, les noirs raisins aux pressoirs.

Mais les jeunes filles ne les pressent point de leurs pieds ; ce sont les hommes qui foulent les grappes en chantant, et font jaillir le vin.

Et ils se réjouissent de voir ce bon vin nouveau bouillonner dans les vaisseaux.

A peine les vieillards en ont-ils bu, qu'ils dansent d'un pied incertain et agitent leurs cheveux blancs.

Le jeune homme cherche la jeune fille couchée à l'ombre sur son beau flanc, et Eros la veut persuader de devancer l'heure des noces.

Et comme celle-ci résiste, l'autre ne l'écoute pas et la contraint de céder.

Car il arrive que Bakkhos, avec la jeunesse joyeuse, joue parfois insolemment.

⚘

ODE LIII

Sur la rose.

ANAKRÉON

Il faut louer la rose et le printemps, qui est ceint de fleurs. Ami, aide-moi à chanter :

— La rose est la fleur et le parfum des Dieux ; la rose est la volupté des hommes ; elle est l'ornement des Kharites, à l'heure fleurie d'Eros ; elle fait les délices d'Aphrodité !

L'AMI

La rose est le soin des poètes et l'amie des Muses ; elle est douce à cueillir, même si l'on se pique à ses épines.

ANAKRÉON

Il est doux de réchauffer la rose dans sa main, et de juger, en frappant ses feuilles, du succès de nos amours.

L'AMI

Elle sied dans les festins et dans les fêtes de Dionysos.

ANAKRÉON

Que faire sans les roses ? Eôs n'a-t-elle pas les mains roses ? Les Nymphes n'ont-elles pas les bras roses ? Et Aphrodita elle-même n'est-elle pas nommée par les sages, la Rose ?

L'AMI

Ne sert-elle pas dans les maladies ? Elle embaume les morts ; elle résiste au temps. Vieille, elle garde l'odeur de sa jeunesse !

ANAKRÉON

Quand l'écume salée fit sortir l'humide Kythéré du sein des ondes bleues; et quand Athéné, qui aime le tumulte de la guerre, s'élança de la tête de Zeus, alors, de son sein heureux, la Terre fit naître la divine rose, la plante aux belles couleurs!

L'AMI

La foule des grands Dieux l'arrosa de nektar, pour qu'elle fût la fille vermeille du divin Lyaios, et s'élevât du milieu des épines!

Φ

ODE LIV

Sur lui-même.

Dès que je vois la foule des jeunes hommes, je rajeunis; et, bien que vieux, je cours légèrement aux danses.

Ainsi, rajeunis avec moi et apporte ici des roses; je veux m'en couronner.

Loin de moi la vieillesse! Je veux être jeune, au milieu des jeunes hommes, dans les danses joyeuses!

Qu'on me donne la liqueur de Dionysos, et qu'on puisse voir un vieillard vigoureux parler, boire et s'emporter avec charme!

❖

ODE LV

Sur ceux qui aiment.

Les chevaux sont marqués aux cuisses avec le feu, et les Parthes se reconnaissent à leurs tiares.

Mais dès que je vois ceux qui aiment, je les reconnais aussitôt à la marque brûlante qu'ils portent au cœur!

ODE LVI

Sur Myrilla.

Kypris, reine des Déesses! Désir! roi des hommes! Hyménée, source de la vie! Je vous chante dans mes hymnes, je vous chante dans mes vers, Désir, Hyménée, Paphié!

Jeune homme, regarde la jeune fille! Lève-toi, que la perdrix ne t'échappe pas!

Stratoklès, cher à Kypris, Stratoklès, époux de Myrilla, regarde l'épouse bien-aimée. Comme elle est belle, comme elle est jeune, comme elle resplendit!

La rose commande aux autres fleurs, et Myrilla est la rose des vierges!

Le soleil brillera dans ton lit; un cyprès croîtra dans ton jardin!

ቀ

ODE LVII

Sur lui-même.

Mes tempes blanchissent déjà ; ma tête est blanche ; je ne suis plus jeune.

Mes dents même sont vieilles, et il ne me reste guère d'heureux jours à vivre.

C'est pour cela que je gémis souvent, car je crains le Tartaros, et l'abîme d'Aïdès est horrible.

La descente en est affreuse ; mais, une fois descendu, nul n'en revient !

FIN DES ODES ANACRÉONTIQUES

TABLE

Φ

ÉPIGRAMMES

ODES ANACRÉONTIQUES

FIN DE LA TABLE



